

LES GRANDS ROMANS FILMÉS

# ANDRANIK

Par **JACQUES FILLIER**

ROMAN VÉCU D'UN HÉROS ARMÉNIEN,

D'après le film édité par "ARMÉNA-FILM".



Editions de *mon Ciné*, Paris.

3<sup>lrs</sup> 50

Film "Arména-Film".

LES GRANDS ROMANS FILMÉS

---

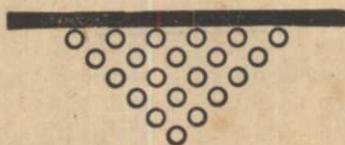
JACQUES FILLIER

---

# ANDRANIK

*Roman vécu d'un héros arménien.*

D'après le film édité par " ARMENA FILM "



PARIS

ÉDITIONS DE *mon Ciné*

3, rue de Rocroy, 3

## DISTRIBUTION



<i>Anahid</i> . . . . .	ANDRÉE STANDART.
<i>Andranik</i> . . . . .	} ACHO CHAKHATOUNY.
<i>Andranik père</i> . . . . .	
<i>Khalil bey</i> . . . . .	ALBERTI.
<i>Hraïr</i> . . . . .	STAMATO.
<i>Le prêtre</i> . . . . .	CHENNEVIÈRE
<i>Andranik enfant</i> . . . . .	Le petit SIMON.
<i>Hraïr enfant</i> . . . . .	Le petit LUCIEN.

---

# ANDRANIK

---

*Ce film, dédié à la mémoire d'Andranik, rappelle quelques fragments de sa vie héroïque, entièrement vouée à sa Patrie.*

## I

Déjà las de la terre vers laquelle, tout à l'heure, il était descendu, l'aigle aux ailes frémissantes leva son fixe regard vers la cime du mont où s'abritait son aire. Il avait hâte de retrouver l'air âpre et le sommet vierge qui lui étaient familiers, là-haut, tout près des neiges éternelles qui étincelaient sous le soleil printanier.

Ses ailes se déployèrent et fouettèrent l'espace d'un battement lent d'éventail vivant et lourd. Il quitta le sol et monta, vertical, vers son domaine inviolé.

Il savait qu'il n'avait à redouter la menace meurtrière d'aucune arme, dans ce pays d'Arménie qui jadis l'avait pris pour emblème de sa puissance. Il survola donc, nonchalant et superbe, les champs et les villages étendus au-dessous de lui. Il plana sur les jardins parés d'une fraîche verdure. Il frôla de son aile la sombre masse, couronnée de glaciers, du mont Ararat où jadis vint s'arrêter l'arche de Noé, portée par les eaux du Déluge jusqu'à cette double cime altière, qui émergeait seule de l'immense nappe liquide, comme une borne géante. Il flâna au-dessus des neiges éternelles du Taurus étincelant et massif, se mira dans l'immense lac de Gotchka, ceint de hautes montagnes qui s'y reflètent ainsi qu'en un parfait miroir. Il contourna les dômes d'Etchmiadzin, le couvent des Trois-Eglises, où le patriarche prie sans cesse pour le salut de sa patrie captive.

Son vol capricieux, un instant détourné de son but véritable, conduisit l'oiseau de la montagne au-dessus d'un village arménien pauvre et triste que rien ne distinguait des autres.

Là, comme partout ailleurs, les maisons étaient basses et construites sur un modèle

uniforme. Depuis des siècles, elles devaient être bâties ainsi, d'un bout à l'autre de l'Arménie, et nul n'aurait pu déterminer l'âge de ces demeures fidèles à une tradition séculaire. Les êtres, comme les choses, n'avaient point changé d'aspect au cours des siècles. Les cœurs, ici, demeuraient absolument fermés au tourment inconstant de la mode. Le large pantalon, la blouse lâche et le bonnet de fourrure des hommes étaient copiés sur ceux de leurs ancêtres, et les femmes ne changeaient rien à leur costume, fidèles aux lourdes étoffes brodées, aux amples jupes, aux fichus multicolores qui seyaient si bien à leur beauté brune et robuste.

Il semblait que le souci de progrès qui enfièvre la vieille Europe et le Nouveau Monde ne pût se glisser jusqu'en ce pays. Traditionaliste né, l'Arménien continuait, de père en fils, à travailler comme on le lui avait appris. Le cuivre, l'argent, le fer, le plomb extraits des montagnes, servaient à confectionner les mêmes objets indispensables, et non point à fabriquer de nouveaux produits chimiques, des alliages compliqués.

Les mêmes charrues creusaient les mêmes sillons, dans les champs ensoleillés. Et quoique peu fertile, le sol arménien fournissait à ses enfants, le riz, le blé, le chanvre, le tabac et même le coton dont ils avaient besoin.

Au seuil des maisons, de vieilles femmes édentées, ridées, filaient ainsi que des Parques inexorables, tout en bavardant. Leurs pieds étaient nus et durcis par le granit des routes autant que par les années. Si vieilles qu'elles fussent, elles ignoraient le repos, ainsi que toute leur race laborieuse, qui devait travailler sans répit pour permettre aux Kurdes, leurs oppresseurs, de vivre à leurs dépens dans une grasse oisi-

veté. Les doigts décharnés des vieilles Arméniennes filaient avec une agilité demeurée intacte en dépit des ans. Jadis, lorsqu'elles étaient de jolies filles rêvant au foyer futur, elles avaient filé leur trousseau; jeunes mères, un peu plus tard, elles avaient travaillé pour leurs fils et maintenant elles songeaient au linceul futur, fait de ce fil qui glissait entre leurs doigts usés. Tout en accomplissant leur besogne machinale, elles échangeaient quelques propos sans gaieté, ranimaient de vieux souvenirs, évoquaient des deuils et soupiraient parfois, car jadis leurs yeux avaient pleuré toutes leurs larmes et les trop rudes épreuves subies avaient lassé en elles jusqu'à la faculté de souffrir.

Dans un pré voisin, un berger assis à l'ombre d'un arbre, et qui surveillait ses troupeaux, salua d'un geste large l'oiseau symbolique, l'oiseau libre que n'opprimait aucune tyrannie. Mais un laboureur qui poussait sa charrue dans une rizièrre ne daigna pas lever les yeux de son sillon, trop absorbé par sa tâche pour s'en détourner.

Des enfants bruns cheminaient vers l'école et portaient sous leurs bras des livres et une ardoise. Ils se hâtaient, pour ne point arriver en retard à la leçon du matin. Une précoce gravité marquait leurs jeunes visages et leur donnait cet air réfléchi qui caractérise les enfants obligés de connaître, dès leur plus jeune âge, la nécessité du travail.

Un village kurde, non loin de là, offrait un saisissant contraste avec cette activité imposée sans répit aux Arméniens.

Tandis que les paysans arméniens travaillaient aux champs et menaient jusque dans leur vieillesse la rude existence des cultivateurs, les Kurdes se réunissaient dans leurs cafés pour y savourer le moka, tout en échangeant de gais propos dont souvent leurs victimes faisaient tous les frais. A quoi bon travailler, lorsqu'il était si facile de vivre aux dépens d'une population qui supportait sans se plaindre des maîtres paresseux, pillards et cruels?

Des femmes encore jeunes, mais alourdis déjà par de nombreuses maternités, la paresse et un régime trop copieux, prépareraient en plein vent des mets qui n'auraient point tenté l'appétit d'un Européen, et selon des méthodes primitives que leur instinct ne songeait nullement à perfectionner. Elles bavardaient entre elles, avec des rires pué-

rils, prêtes à ramener un pan de voile devant leur visage s'il passait un homme.

Au lieu d'aller à l'école, les petits Kurdes faisaient, dès leur plus tendre enfance, l'apprentissage de ce farniente voluptueux dans lequel se complaisaient leurs pères. Ils ne pensaient qu'à jouer, ainsi que de jeunes animaux, sous le regard amusé ou indifférent de leurs parents.

Des enfants nus se baignaient avec des cris et des rires dans une mare miroitante sous le soleil. D'autres bambins, également nus, s'exerçaient drôlement à danser au seuil des maisons, tandis que leurs aînés chantaient pour eux de vieux airs populaires dont ils marquaient le rythme en frappant dans leurs mains. A mesure que se précipitait la cadence, les jeunes danseurs se trémoussaient avec une ardeur sans cesse accrue qui devenait de la frénésie, pour la grande joie des spectateurs, qui les encourageaient par leurs rires et leurs cris familiaires... Et les journées passaient ainsi, inutiles et vides.

Combien de temps l'aigle vola-t-il dans le ciel arménien? Nul n'aurait pu le dire, car le farouche habitant des sommets est infatigable. Peu à peu, il ralentit son vol et redescendit vers cette terre que, tout à l'heure, il voulait quitter.

Il vint se poser dans la cour d'une école villageoise, où des gamins prenaient leurs ébats en attendant l'heure de la classe.

L'un d'eux, un enfant d'une dizaine d'années, au visage énergique éclairé de deux yeux noirs immenses, pleins d'intelligence et de rêves, aperçut tout à coup l'oiseau juché sur la maîtresse branche d'un arbre.

— Oh ! voyez... un aigle !

Ce cri avait immobilisé ses petits camarades. Tous ces jeunes visages se levèrent, attentifs. Il était assez rare, en effet, que le roi des oiseaux s'abaissât jusqu'à venir si près des hommes. Une sorte de respect superstitieux montait vers lui, émanant de ces petits cœurs naïfs qui saluaient en l'aigle le vivant blason des Arsacides, les anciens rois glorieux de l'Arménie.

Il les contemplait, lui aussi, de cet oeil fixe et rond qui peut seul braver l'éclat du soleil.

Tous les petits écoliers formaient à présent un groupe admiratif et silencieux. Pas un n'eut l'idée sacrilège de capturer l'oiseau, ni de prendre une pierre pour le blesser et l'empêcher de s'envoler. Comme leurs pères,



*La princesse Sandoukt, notre première martyre.*

ils croyaient se trouver en face d'un heureux présage. L'un des gamins s'écria, s'adressant à celui qui, le premier, avait aperçu l'aigle et l'avait signalé :

— Vois donc, Andranik ! C'est toi qu'il regarde !

L'enfant ne bougeait pas ; ses yeux splendides soutenaient le regard intraduisible de l'oiseau qui s'était fixé sur lui et ne s'en détournait plus. Andranik songeait, pénétré d'un trouble indéfinissable, comme si le présage devait le concerner, lui seul, et non les autres enfants réunis autour de lui... Quel mystérieux et muet message lui apportait l'hôte des sommets ? Quelle secrète parenté d'instincts le liait à l'oiseau symbolique ? Il ne devait jamais oublier ce long regard échangé.

L'aigle demeura quelques instants encore immobile et noble, puis de nouveau ses ailes se déployèrent largement. Il apparut dans toute sa puissante majesté avant de s'envoler vers d'autres scènes.

Dès qu'il eut disparu, les enfants revinrent à leurs jeux avec cette insouciance qui se laisse rarement émousser par des sensations profondes. Seul, Andranik restait pensif, les yeux levés vers le ciel, suivant du regard le vol de l'aigle qui s'éloignait et ne devenait plus qu'un point noir et rapide, très haut, dans l'azur...

Un cri de détresse le tira soudain de sa méditation. Andranik tourna la tête dans la direction de ce cri, et vit trois camarades en train de se quereller. Les deux plus grands menaçaient le plus petit, qui leur tenait tête de son mieux, mais devait infailliblement succomber sous leurs coups. Les noirs sourcils d'Andranik se froncèrent en une expression de blâme et d'indignation.

Il courut sus aux combattants, les sépara d'une poigne déjà rude et sa voix prononça de sévères paroles :

— N'avez-vous point honte de frapper un plus faible que vous ?

Les deux assaillants baissèrent la tête, sous le regard étincelant de leur camarade. Et le plus petit sourit, pour remercier Andranik de son intervention. On le savait fort et juste. Un blâme de lui touchait les cœurs les plus légers, de même que son amitié réjouissait comme un honneur ceux qui savaient la mériter.

Andranik entoura d'un bras protecteur les épaules du petit Hraïr, son ami, qu'il venait de délivrer si fort à propos.

L'heure était venue d'entrer en classe. La porte de la cour s'était ouverte pour laisser passage au prêtre vénérable et chenu qui enseignait tous ces petits villageois.

Il avait fort grand air, dans sa longue robe noire, avec son grand front lumineux, ses yeux sombres et sa barbe blanche de patriarche. Il sourit à ses élèves, esquissa au-dessus de leurs têtes rapprochées un geste de bénédiction. Les élèves se rangèrent sur son passage et baisèrent à tour de rôle la longue main pâle du prêtre. Puis, maître et élèves pénétrèrent dans l'humble pièce qui servait de classe.

Le sol de terre battue était recouvert de nattes de paille tressée. Aux murs rugueux, crépis à la chaux, deux chromos au dessin naïf, aux couleurs vives, représentaient, l'un saint Grégoire l'Illuminateur qui le premier vint prêcher le christianisme en Arménie au IV<sup>e</sup> siècle et devint l'ami du roi Tiridate ; l'autre, le prêtre héroïque Guevond Ieretz, qui lutta pour sa foi contre les païens barbares qui prétendaient l'anéantir. Sur un tableau noir, le maître avait dessiné une carte de l'Arménie, limitée au nord par la Géorgie, à l'est par la mer Caspienne, au sud par la vallée supérieure du Tigre et à l'ouest par l'Euphrate occidental. Un autre tableau noir servait aux démonstrations, durant les cours.

Les enfants s'assirent sur les nattes, les jambes croisées à la manière turque. Le maître n'avait pas de bureau. Il avait pour siège une caisse de bois recouverte d'un tapis tissé par des compatriotes, dans quelque village des alentours.

Le prêtre attendit l'arrivée de quelques retardataires qui vinrent le saluer, baisèrent sa main et gagnèrent vivement leur place. Quand tout son petit monde fut au complet, il se leva, fit le signe de la croix et, de sa voix grave, aux inflexions chantantes, il récita le *Pater*, aussitôt repris en chœur par toutes les voix enfantines.

Seulement après la prière, la classe commença. Chaque écolier tira de son cartable une ardoise et un morceau de craie. Et la leçon de calcul se déroula. Les petits Arméniens, comme tous les écoliers du monde, cherchaient parfois à copier les uns sur les autres. Quelques mots brefs de leur professeur, prononcés avec une douce fermeté, les rappelaient au sens de la discipline. Andranik était de ceux qui ne suscitaient jamais de réprimande. Il écoutait et travaillait avec

la même attention appliquée, avide d'apprendre sans cesse du nouveau. Ce qui ne l'empêchait pas, lorsque sonnerait l'heure de la récréation, de se montrer aussi joyeux que ses compagnons d'étude.

Maintenant, la leçon de calcul était terminée. Il y eut un moment de silence. Les enfants attendaient un nouveau cours avec une impatience qui marquait leur goût de la diversité.

Le prêtre considéra avec bienveillance tous ces jeunes visages levés vers lui. Il leur sourit :

— A présent, mes enfants, je vais vous parler de quelques figures de l'histoire ancienne de notre peuple, et de l'époque heureuse où notre pays était dans toute sa force et dans toute sa gloire.

Ainsi qu'il s'y attendait, il courut parmi ses jeunes auditeurs un frémissement d'attente. La leçon d'histoire était celle qui passionnait le plus ces bambins imaginatifs. L'évocation des héros morts, des batailles, faisait passer devant leurs yeux la vision intense des chevaux et des hommes, des drapeaux et des armes, des combats sans merci. Ils croyaient entendre les cris de guerre, la cavalcade... Eux qui, sans cesse, entendaient leurs parents parler de massacres, de menaces et d'inquiétudes perpétuelles, se plaisaient à se réfugier dans les souvenirs d'un passé riche en victoires, en héros nationaux, qui les consolait du présent et leur faisait espérer un avenir moins triste.

La même attention passionnée se lisait sur toutes ces faces brunes, dans tous ces yeux mordorés, et figeait dans une immobilité absolue ces petits corps turbulents.

La voix du prêtre, ardente et douce, égrenait des souvenirs plus passionnants que le plus beau des contes.

— Il ne faut pas, mes chers petits, que notre dépendance actuelle vous fasse jamais oublier les heures glorieuses du passé. Les instincts conquérants des races asiatiques ont fait de l'Arménie un perpétuel champ de bataille. C'est sur son territoire que venaient se briser tous les élans dirigés contre l'Europe convoitée...

« Haïg fut notre premier roi. L'un de ses descendants, Aram, vainquit les Mèdes et les Assyriens; il régna avec tant de gloire que notre pays, jusqu'alors nommé Haïgarien, prit dès lors le nom d'Arménie.

« Son fils, Ara-le-Beau, dépassait en faste et en grâce physique les plus séduisants

princes de l'Orient. Il fut aussi un brillant guerrier. Mais hélas ! un jour la victoire se détourna de lui : Ara fut vaincu et tué par la grande Sémiramis, qui annexa l'Arménie au royaume assyrien. Toutefois, en témoignage d'admiration pour la défense acharnée de notre malheureux roi, l'illustre souveraine permit à ses successeurs de conserver le trône arménien, et de gouverner en son nom la nouvelle province.

« La révolte des Satrapes contre le magnifique Sardanapale nous rendit notre indépendance.

Tigrane I<sup>er</sup> rendit à l'Arménie son ancienne puissance. Il aida le Grand Cyrus à combattre Astyage, son grand-père, qui, sur la foi d'un oracle, avait voulu le faire périr afin qu'il n'usurpât jamais le pouvoir...

« Le dernier roi de la dynastie des Haïg fut Vahé, qui mourut en défendant sa patrie contre les généraux d'Alexandre le Grand.

« Dès lors, l'Arménie lutta sans cesse pour secouer le joug assyrien ; victoires et défaites alternèrent, apportant tour à tour l'indépendance et la captivité, jusqu'à la conquête de notre pays par Mithridate I<sup>er</sup>, qui soumit la plus grande partie de l'Asie. Le conquérant fonda la dynastie des Arsacides en donnant à son frère Vagharchag le trône arménien. Ce roi fut un sage législateur.

« Son petit-fils, Tigrane II, mérita le surnom de Grand en réunissant à ses Etats la Syrie et une partie de l'Asie Mineure. Il fut l'allié de Mithridate II, roi de Pont, contre les Romains envahisseurs et eut la gloire de tenir en échec les fameuses légions romaines !

« Son fils Artavasde périt victime de la fourberie de Marc-Antoine qui le livra à Cléopâtre et donna son royaume au fils de cette reine, Alexandre, que notre peuple indigné chassa bientôt.

« Rome et les princes parthes se disputèrent l'Arménie sans laisser à notre malheureuse patrie une année de répit. Après deux siècles de troubles, le premier roi de Perse, Ardechir, envahit l'Arménie et lui fit subir une domination de vingt-huit années. L'un de nos princes, Tiridate, s'insurgea contre l'étranger et obtint des Romains une armée à la tête de laquelle il reconquit l'Arménie. C'est en 301, sous le règne de Tiridate, que saint Grégoire l'illuminateur vint prêcher le christianisme en Arménie. Il convertit le roi, ses officiers et bientôt tout

le peuple. Vainement, plus tard, le mazdéisme essaya de triompher de la religion du Christ. L'Arménie demeura toujours attachée à la religion que saint Grégoire lui avait donnée... Nous eûmes, nous aussi, nos martyrs de la foi. N'oubliez jamais le nom de la bienheureuse princesse Sandoukt, notre première martyre... Les plus furieux assauts de l'Islam n'ont pu nous faire renier les croyances de nos grands ancêtres. Jusqu'à ce jour, les infidèles haïssent en nous les chrétiens que nous sommes. Que le nom de notre plus grand héros national reste à jamais gravé dans votre mémoire, et que l'exemple du prince Vardan Mamikonian vous aide à supporter, s'il le faut, les plus injustes persécutions. Il nous donna à tous une leçon de vaillance, en soulevant le peuple contre l'envahisseur païen. A ses côtés, le prêtre Guevond Ieretz (dont vous voyez ici l'image vénérée) exhortait les opprimés à défendre leur foi. Vardan Mamikonian succomba dans la grande bataille d'Avarayr. Mais son effort héroïque sauvegarda les saintes croyances de l'Arménie... »

Il s'interrompit un instant. Les enfants se taisaient, frémissants d'attention. Ils reconnaissaient au passage des noms familiers qui peuplaient les vieux chants populaires, transmis de bouche en bouche, de génération en génération, pour célébrer la gloire des héros de jadis, des guerriers et des rois. Ils écoutaient, émerveillés, car chaque nom éveillait en eux le souvenir d'une légende apprise au coin de l'âtre familial, à la veillée.

Il leur semblait que tous les grands morts se levaient de leur tombe, apparaissaient devant eux, figés dans une immobilité rayonnante d'icônes. Ils reconnaissaient Ara-le-Beau à son splendide costume, à son visage d'archange, Artachès-le-Conquérant à son allure altière, Tigrane à ses yeux de feu, et le prêtre Guevond Ieretz à sa face inspirée d'apôtre... La princesse martyre Sandoukt souriait en noble fille qui ne redoutait rien des tortures et ne veut pas connaître la honte d'une abjuration. Tous ces héros invisibles se reflétaient pourtant dans le vivant miroir des yeux enfantins emplis d'extase. Le rappel des jours glorieux était doux à ces cœurs juvéniles, déjà meurtris par la honte et l'amertume de se savoir opprimés. Ils puisaient dans le passé la confiance en un avenir meilleur, comme si les victoires de jadis étaient le plus sûr garant

d'une future résurrection de la race et d'un élan irrésistible, capable de repousser hors des anciennes frontières de l'Arménie les Kurdes de Perse et de Turquie, les tyrans séculaires auxquels les siècles n'avaient point appris la tolérance ni la pitié.

Le petit Andranik écoutait plus attentivement encore que les autres. Pour lui, les personnages évoqués par la voix grave du maître n'étaient point seulement de fabuleux héros de légende, mais des modèles accessibles, des hommes de chair et de sang choisis par la Providence pour conduire le peuple à la victoire. Ils avaient été enfants comme lui, et comme lui, sans doute, pénétrés de tendresse et de compassion pour la patrie déchirée. Leur courage, leur foi les avaient élevés au-dessus des autres hommes. L'esprit qui les animait pouvait, à toute époque, inspirer d'autres héros, ajouter de nouveaux noms à leur liste glorieuse...

— Ah ! être de ceux-là ! Léguer un souvenir valeureux à tout un peuple ! Vivre plus ardemment que les autres hommes ! Servir son pays et vouer son existence à la liberté !

Le petit Andranik s'exaltait à cette pensée. Il avait hâte de grandir, d'atteindre l'âge d'homme, d'acquérir une autorité suffisante pour galvaniser les cœurs arméniens, les arracher à leur apathie résignée de vaincus, les pousser à la lutte et leur assurer le triomphe. Ce qui, au cours des siècles, avait été possible à tant de héros ne le serait-il plus à présent ? Fallait-il renoncer à toute idée de grandeur et croire que l'ère des vaillants était à jamais révolue ?

Ce n'était pas une vulgaire ambition qui lui inspirait ce désir de devenir un jour le libérateur de sa patrie, mais une pitié sans bornes, un désir infini de venir en aide à tant de déshérités, de délivrer tout un peuple d'un sort injuste et cruel. Un cœur d'homme, prématurément mûri par le spectacle de la souffrance, battait dans cette poitrine d'enfant.

Le prêtre, les mains jointes sur ses genoux, promenait son clair regard sur ces faces immobiles où les yeux seuls vivaient d'une vie intense. Quel feu surhumain brillait dans ceux d'Andranik ! Quelle sensibilité déjà virile chez cet enfant ! Le vieux maître lui savait gré de cette attention quasi religieuse, de cette compréhension précoce qui à sa voix rendaient un si riche écho.

Le prêtre poursuivait, encouragé par tous ces regards qui le suppliaient de parler



— Nos ennemis affûtent leur glaive...

encore. Sa voix tremblait de sourde indignation et d'impuissante révolte :

— Mes enfants, depuis des siècles, notre histoire n'est qu'une suite de massacres, de rapines et d'incendies... Mongols, Turcs et Kurdes se sont acharnés sur nous. L'ancien peuple arménien est disséminé aux quatre coins du monde, depuis la Chine jusqu'à Saint-Petersbourg et les rives de la Méditerranée! Ceux qui n'ont pu s'exiler, faute de moyens, ou parce qu'il était au-dessus de leurs forces de s'arracher au sol natal, sont perpétuellement en butte aux persécutions des Kurdes. Il ne se passe pas d'année qui ne soit marquée par le pillage de plusieurs villages, par le massacre de la population, le rapt des femmes, l'incendie de nos récoltes... Tous, vous comptez des victimes dans vos familles... Tous, vous avez fui, une ou plusieurs fois, devant l'arrivée de nos tyrans... Des femmes se battent avec l'acharnement des soldats les plus téméraires pour échapper aux mahométans qui veulent les enfermer dans leurs harems... Des mères s'arment de fusils pour défendre leurs enfants au berceau. Mais la terreur paralyse notre peuple, et la crainte des représailles nous interdit d'avoir notre armée... Les maisons brûlent, les troupeaux périssent, la misère s'installe aux foyers dévastés, et avec elle le deuil... Nos ennemis se parent de nos dépouilles, notre sang empourpre leurs mains criminelles, leurs bras nus et la lame de leurs cimenterres. Nos morts n'ont même pas de tombeaux. Les sinistres oiseaux noirs dévorent leurs cadavres demeurés à la face du ciel... Il semble parfois que le ciel soit aveugle et sourd à nos misères, tant nos oppresseurs persévèrent à nous martyriser. Mais la justice divine, sans doute, ne nous inflige une aussi longue épreuve que pour nous permettre une plus éclatante revanche, au jour marqué pour notre délivrance!

La voix grave vibrait, génératrice d'émotion spontanée. Les enfants baissaient la tête, au rappel des malheurs dont ils avaient été déjà témoins. Andranik paraissait fasciné par le regard inspiré du prêtre. Il tremblait de tous ses membres et se sentait bouleversé de honte, de désespoir et d'impuissante révolte. Des larmes prelaient au bord de ses paupières. Il songeait :

— Pauvre, pauvre Arménie ! Quel héros te libérera pour te régénérer? Lequel de tes fils accomplira les exploits qui feront triom-

pher la justice? Qui te rendra la paix, avec l'indépendance, et ton rang parmi les nations?

Le petit Hraïr pleurait doucement, tout près d'Andranik. Instinctivement, il leva les yeux vers son grand ami, comme pour trouver sur son visage un reflet de sa propre émotion. Il parut stupéfait de lui voir, malgré ses larmes, un air si farouchement viril. A quoi pouvait penser Andranik? Quel grand projet naissait dans cette âme d'enfant? Hraïr le sentit soudain bien loin de lui, quoique leurs coudes se touchassent. Il n'osa pas lui parler, car son compagnon de jeux lui inspirait tout à coup un sentiment de déférence dont il ne parvenait pas à comprendre la cause exacte.

Comme si sa véhémence de tout à l'heure l'avait épuisé, le vieillard conclut plus doucement :

— Mes enfants, aimez notre nation, soyez-lui fidèles, consacrez-lui toutes vos forces. N'ayez point de haine contre les peuples aux côtés desquels vous vivez. Les coupables, ce sont les dirigeants tyranniques, contre qui il faut lutter ! Le Kurde qui met le feu à votre demeure ne l'eût jamais fait, peut-être, s'il n'en avait reçu l'ordre du bey qui croit procurer une distraction à ses sujets en exaltant leur fanatisme criminel...

Une expression volontaire durcissait le puéril visage d'Andranik. Ses poings se crispaient comme pour menacer un invisible ennemi.

— Si, plus tard, je rencontre l'un de ces tyrans...

Dans son cerveau enfiévré, mille projets téméraires se heurtaient, et tous devaient aboutir à la défaite des Kurdes barbares. La voix chantante du prêtre prodiguait les sages objurgations à ces enfants qui, demain, seraient des hommes, peut-être appelés à défendre leur pays :

— N'oubliez pas le nom sacré du prince Vardan Mamikonian, et qu'il soit pour vous le plus bel exemple de bravoure. Sachez combattre non point pour des fins intéressées, mais pour la grandeur de votre patrie et l'éternité de votre foi !

La leçon était terminée. Et le prêtre, ainsi qu'il faisait après avoir évoqué les hautes figures du passé, chanta d'une voix profonde l'hymne arménien, que les enfants reprirent avec une ferveur touchante :

*Notre Patrie enchaînée  
Depuis trop longtemps  
Un jour sera libérée  
Par le sang sacré de ses braves enfants.*

*La mort est partout la même,  
On ne meurt qu'une seule fois.  
Heureux celui qui se sacrifie  
Pour la liberté de sa Patrie !*

Andranik vibrerait comme un instrument précieux entre les mains d'un virtuose. Il se leva, incapable de maîtriser plus longtemps l'émotion sans bornes qui l'exaltait depuis le début de cette leçon. Il se rapprocha du prêtre, et, les mains jointes, le corps roidi dans un appel de tout son être à la divine justice qui sait ce que valent les hommes et leurs intentions mêmes, il murmura sourdement :

— Mon père, je voudrais être un grand soldat... pour combattre et vaincre ! Je sais bien que Dieu me protégerait, qu'il ne permettrait pas le triomphe des mécréants, et qu'il m'autoriserait à venger les injures faites à son nom et à ses fidèles !

Le prêtre saisit les mains crispées du gamin. Son regard profond, habitué à sonder les âmes, plongea dans les grands yeux douloureux d'Andranik. Il y vit flamboyer une mâle volonté, une lucide ardeur.

Oui, cet enfant possédait, mieux que beaucoup d'hommes, l'instinct magnifique de la liberté, de la justice ! Plus tard, il pourrait, en effet, devenir un soldat, comme il en exprimait naïvement le souhait fervent !

Le vieux maître sourit. Il imaginait que les grands ancêtres dont il transmettait le culte à ses élèves avaient dû, jadis, brûler de cette ardeur combative, de cette espérance volontaire, et porter déjà dans une poitrine d'enfant un cœur d'homme impatient de se révéler !

Le prêtre se sentit soudain envahi d'une certitude lumineuse comme une douce flamme d'espoir : cet enfant était marqué pour un destin choisi ! Ce petit paysan portait en lui la promesse d'un héroïsme qui l'élèverait très haut dans l'admiration de ses compatriotes et l'égalerait aux noms les plus fameux de l'histoire arménienne.

L'enfant et le prêtre se contemplaient sans échanger une parole. On eût dit que chacun lisait avec sérénité dans l'âme de l'autre. Andranik devina que son maître le

comprenait et ne songeait nullement à railer son ambition. Le vieillard savourait en secret la révélation d'une gloire future. Le même rayon de soleil nimbait la tête blanche du prêtre et la tête brune de l'élève. L'enfant, imprenable comme il l'était, crut discerner, autour des traits vénérables de son maître, une auréole qui rendait plus frappante que jamais sa ressemblance avec le saint Guevond Ieretz. Il semblait que l'ami de Vardan Mamikonian venait de descendre de son cadre et s'animait pour souhaiter la bienvenue au héros de demain.

Le maître serra contre sa poitrine l'enfant prédestiné, et dessina sur son front lisse le signe de la croix, en guise de bénédiction.

— Que Dieu te protège ! murmura-t-il.

Andranik en conclut que son maître venait, par ces simples mots, de reconnaître et d'approuver sa mission future. Une gravité infinie descendit en lui. Il s'inclina profondément, comme pour remercier celui qui l'exhortait ainsi à la confiance en soi.

Le prêtre se sentit tiré par la manche, tandis qu'une petite voix murmurait, timide :

— Et moi, mon père ?

Il vit le petit Hraïr qui, lui aussi, réclamait sa bénédiction. L'enfant expliqua, en montrant Andranik :

— Je voudrais ne jamais le quitter...

Le maître hocha la tête. D'une telle amitié pouvait naître d'héroïques exploits. Andranik ne serait donc pas seul pour agir plus tard puisque, déjà, Hraïr se vouait ingénument à sa cause !

La main pâle du prêtre dessina le même signe sur le front de Hraïr.

— Puisse-tu le seconder toujours ! murmura-t-il.

— Je le jure ! répliqua Hraïr, en souriant.

Le vieillard sentit que, malgré son jeune âge, l'enfant avait nettement conscience de la gravité solennelle d'une telle promesse, et que, d'avance, il se vouait à une cause sacrée, d'un cœur soumis.

Une fraternelle amitié unissait les deux bambins ; à l'affection de Hraïr s'ajoutaient l'admiration instinctive que lui inspiraient l'intelligence et la précoce autorité de son ami, et la gratitude que méritaient les interventions d'Andranik chaque fois qu'un danger menaçait son camarade, plus jeune et plus faible que lui.

Maintenant, les élèves s'éparpillaient à

travers routes et champs pour regagner la maison paternelle. Ils couraient, chantaient, riaient, ainsi qu'il sied à leur âge.

Seul, Andranik marchait, pensif, sans rien voir autour de lui, hypnotisé par son rêve intérieur. Un rythme plus vif frappait ses artères et faisait battre son cœur. Il demeurait insensible à l'âpre beauté du paysage rustique et ne répondait pas au sourire des belles filles nonchalantes qui revenaient de la fontaine en portant sur la tête une cruche pleine que soutenaient leurs beaux bras arrondis.

L'image du prêtre ninbé d'une surnaturelle auréole s'imposait à sa pensée et lui commandait d'espérer. Ce n'était donc pas un vain orgueil qui animait son esprit d'une brûlante impatience? Le maître ne l'avait pas accusé de présomption : il comprenait !

— L'aigle m'a regardé, tout à l'heure... songeait-il.

N'était-ce point là un présage favorable?

Andranik n'enviait pas le plaisir des bambins qui se faisaient traîner par les bœufs en même temps que les charrues, à travers les champs qu'il traversait. Il revoyait passer, sur l'écran de son imagination, les grands ancêtres dont il entendait se montrer digne. Et, dominant toutes les images, la personnification de l'Arménie, telle que la représentaient les gravures populaires, hantait ce jeune cerveau. Il en chérissait le pur visage émacié, les yeux immenses et sombres, levés vers le ciel en une éternelle imploration, la longue chevelure noire et souple, épandue sur la robe de deuil rigide et monacale avec laquelle elle se confondait. Il rêvait de libérer les mains pâles, meurtries par de lourdes chaînes, de s'agenouiller devant ce fantôme plus vivant qu'une femme de chair, et de lui dire :

— Je te voue mon existence entière ! Je veux te défendre ! Je serai ton soldat, je le jure !

Il ferma les yeux, pour mieux voir l'image familière et chérie. Il lui sembla que la belle tête anxieuse s'abaissait vers lui et souriait. L'âme de la patrie acceptait sa promesse et se reposait en lui du soin de sa délivrance.

Un immense soulagement allégea l'âme enfantine qui venait de se donner sans retour. D'un pas plus vif, Andranik se dirigea vers l'humble chaumière familiale.

Desormais, il était certain de sa vocation. Il allait lui consacrer toutes ses pensées, toute son énergie.

## II

Douze années passèrent, pendant lesquelles Andranik vécut dans l'attente de l'événement qui devait décider de sa carrière et lui permettre d'agir pour réaliser son rêve d'indépendance.

Il guettait l'approche de son heure, et ne demeurait pas inactif.

A un peuple opprimé, il faut des soldats et des armes. Seule, une armée nationale peut rendre au pays la conscience de sa force latente, qu'un peu de cohésion et d'active confiance peuvent rendre efficace. Cette armée, animée d'espoir et d'impatience, devient le symbole même de la défense des droits violés.

Andranik l'avait compris, et agissait dans ce sens.

Il entretenait au cœur de ses anciens condisciples l'espoir vibrant d'un avenir plus juste, et la pensée d'une action nécessaire pour reconquérir la liberté. Gagnés par l'enthousiasme communicatif d'Andranik, ils lui promettaient leur appui. Au premier signal de celui qu'ils reconnaissaient instinctivement pour leur chef, ils accouraient, armés, pour combattre à ses côtés !

Ainsi, en secret, Andranik avait levé toute une petite armée de volontaires, animés comme lui d'un ardent patriotisme sans cesse exalté par la parole du jeune chef.

Bientôt, la voix des fusils et des canons serait plus agréable aux oreilles des Arméniens révoltés que celle des poètes psalmodiant leurs lamentations sur les malheurs du pays ! La résignation est une vertu qui ne convient qu'aux vieillards. Les enfants et les hommes devaient puiser dans l'espoir de la délivrance un regain d'énergie.

Mais en attendant de devenir un guerrier national, Andranik vivait modestement auprès de son père, dans la vieille mesure où tous deux travaillaient.

Le père d'Andranik, forgeron, occupait le rez-de-chaussée. Par la porte ouverte, on le voyait frapper à coups de marteau les barres rougies d'où se détachaient de voltigeantes étincelles; et l'enclume résonnait sous ses coups réguliers, à la grande joie des bambins qui s'ébattaient devant sa demeure.



— Les deux élèves préférés du vieux prêtre : Andranik et Hraïr.

Le jeune homme travaillait dans le grenier. La scie et le rabot en main, il fabriquait des tables, des chaises, des caisses avec une égale ardeur. Quand sa tâche quotidienne était terminée, il recevait quelques camarades ou se rendait chez eux pour leur prêcher l'espoir d'une prochaine délivrance.

Ce jour-là, un ami fit irruption dans le grenier alors qu'Andranik n'avait pas encore achevé sa besogne. Le menuisier quitta son travail sur-le-champ pour recevoir son fidèle Hraïr, car pour venir si tôt, il fallait que son compagnon eût de graves nouvelles à lui communiquer.

Encore essoufflé par la course précipitée qu'il venait de fournir, Hraïr lui tendit un journal imprimé en caractères arméniens. L'ami de toujours tremblait d'indignation :

— Vois un peu, Andranik, ce que l'on publie aujourd'hui !

Son doigt indiquait une colonne. Andranik vint s'asseoir près de la fenêtre. Il essuya son front moite et lut :

#### NOUVEAUX MASSACRES.

« Dans la région de Van, les Arméniens sont à nouveau persécutés. Plusieurs villages ont été incendiés, les hommes massacrés et les femmes emmenées. »

Le poing robuste d'Andranik se crispa, froissant la feuille qui relatait de si tragiques nouvelles. Le mâle visage du menuisier se tourna vers la face soucieuse de son ami :

— Hraïr ! gronda-t-il. Nous ne pouvons plus supporter cela ! Jusqu'à quand subissons-nous en silence, comme des esclaves, ces iniquités atroces ?

Hraïr secoua sa tête pensive :

— L'Europe est fière de sa civilisation, de son progrès incessant. Et pourtant, au vingtième siècle, aux portes du vieux continent, on pille, on massacre ainsi qu'aux temps les plus barbares sans que rien ne puisse sauver des innocents ni châtier les coupables !

Penché en avant, les coudes aux genoux et le menton appuyé sur ses poings serrés, Andranik sursauta :

— Rien, dis-tu?... Si, la force ! Là où la force leur est opposée, les Kurdes savent mal se défendre... Tu verras bientôt, mon ami, que j'avais raison de vouloir constituer une armée de volontaires, recrutée

parmi les hommes de notre âge, et d'organiser de mon mieux, en secret, la défense de notre pays ! Mais que de victimes encore avant notre victoire ! Que de sacrifices !... Nous devons propager notre cause assez largement pour ne pas défendre seulement notre région, mais prendre sous notre protection tout le peuple !

— Oui... tel est notre vœu à tous ! approuva Hraïr.

Ni l'un ni l'autre n'ignoraient la difficulté d'une telle entreprise. Ce n'était pas sans péril qu'Andranik se procurait des armes, des munitions qu'il distribuait à ses volontaires en vue du jour où il les grouperait sous ses ordres. Le champion de la liberté était à la merci d'une indiscretion, et risquait de se faire surprendre par les Kurdes. Alors, c'en était fait de son rêve : un châtement immédiat le punirait de ses velléités de révolte et priverait l'Arménie de son plus zélé défenseur !

La tempête d'un noble courroux ravageait son âme :

— Comment se peut-il qu'un peuple subisse sans s'insurger de tels traitements ! Notre résignation fataliste nous livre sans défense à la cruauté de nos bourreaux. Mais nous allons changer tout cela, n'est-ce pas?... Nous ne permettrons plus qu'on égorge nos frères, qu'on pille nos champs, qu'on incendie nos maisons et qu'on emmène nos sœurs dans les harems pour y servir d'esclaves au vil désir de nos ennemis !

— Il faut agir sans tarder ! approuva Hraïr qui, comme son ami, avait hâte de s'illustrer dans des combats dignes des ancêtres.

Peu d'instants après l'arrivée de Hraïr chez Andranik, le vieux prêtre qui avait eu naguère les deux enfants pour élèves, se présentait chez le forgeron.

Il n'avait pas cessé de s'intéresser à celui qu'il considérait comme le vivant espoir de l'Arménie captive. Le jeune homme ne l'avait point déçu. Il avait suivi avec attention les efforts d'Andranik et savait qu'une troupe déjà importante était prête à lui obéir.

Ces douze années avaient lourdement pesé sur le vieillard, à présent courbé par l'âge. Mais il semblait que, par un privilège du destin, le prêtre ne dût point mourir avant d'avoir vu se lever l'aube attendue de la liberté.

Le prêtre s'installa familièrement auprès

du forgeron qui le salua avec un affectueux respect. Il tendit au père d'Andranik le journal que Hraïr avait apporté au menuisier.

— Mon fils, soupira-t-il, la persécution redouble. Partout, la terreur règne dans la région de Van.

Il savait que rien ne pouvait sauver ses compatriotes des massacres périodiques dont il fallait chercher les causes dans l'organisation économique du pays. Les Kurdes paresseux avaient besoin, pour vivre, du travail des Arméniens. Sitôt les récoltes enfermées dans les granges, les tyrans s'avisèrent d'aller piller les cultivateurs pour s'approprier le blé, le chanvre, le riz qu'ils n'avaient pas semés. Non contents de voler les fruits de la terre, les Kurdes, connaissant l'humeur pacifique et laborieuse des Arméniens, cherchaient à les exploiter d'une autre manière. L'oisiveté n'enrichissait guère les musulmans flâneurs; et partout, même dans les plus pauvres villages, l'argent est indispensable. Lorsqu'un Kurde avait besoin d'argent, il se faisait presque aimable et empruntait à quelque voisin Arménien une somme qu'il promettait de rendre. L'Arménien, par crainte de quelque vengeance, ne pouvait refuser ce service demandé; peut-être croyait-il même adoucir ainsi les intentions de l'opresseur? Hélas! il est périlleux de vouloir approvoiser un loup... Et quand venait la date de l'échéance, l'emprunteur préférait égorger son créancier et mettre le feu à la maison plutôt que d'acquitter sa dette! Et les troupeaux arméniens, orgueil des paysans, allaient enrichir les Kurdes sordides!

Il n'était de recours possible auprès de personne, contre ces cruautés que la presse mondiale enregistrait et déplorait sans pouvoir y apporter de remède. Par haine des chrétiens, le Sultan Rouge, le féroce Abdul-Hamid, laissait ses sujets traiter comme ils l'entendaient les malheureux Arméniens. Il demeurait hostile et sourd aux plaintes indignées des persécutés qui en appelaient à sa justice de souverain.

Bien pis: la plupart du temps, les massacres étaient commandés et organisés avec un soin extrême par le gouvernement de la Sublime Porte. Saïd-Pacha n'avait-il pas déclaré cyniquement: « Nous résoudrons la question arménienne en supprimant tous les Arméniens! » Rien n'était plus atrocement méthodique que ces massacres dont

l'ordre arrivait de Constantinople et se trouvait affiché dans les villages. Des instructions précises étaient données aux fonctionnaires turcs, chargés de les faire exécuter par des recrues de leur choix. Les Kurdes paresseux et nomades, ainsi que les brigands, étaient entre leurs mains des instruments dociles, fanatisés par l'espoir d'un gain immédiat.

Mais l'Etat entendait n'être pas lésé au cours de ces opérations qui, pour lui surtout, devaient être fructueuses. Les objets sans valeur étaient distribués à la foule des meurtriers, cependant que des commissions recensaient, pour le compte du gouvernement turc, le butin arraché aux maisons arméniennes.

Autre preuve d'une effroyable préméditation: les pillards ne tuaient pas dans les villes, où vivaient côte à côte chrétiens et Turcs, afin d'éviter les dangers d'épidémie que pouvaient faire courir aux Musulmans les cadavres arméniens, abandonnés sans sépulture. Les villages, les champs, les routes étaient les cadres habituels de ces tueries impitoyables, dirigées par des gendarmes, exécutées par des bandits recrutés pour la circonstance.

Le but poursuivi par les Turcs était celui-ci: anéantir par le fer et le feu la race arménienne, ou forcer ces chrétiens à suivre la loi de Mahomet. L'intérêt des Turcs eût été de conserver, par ce second moyen, une race active et douce qui les faisait profiter de son travail. Mais les Arméniens préféreraient périr plutôt que de renier leur foi. Et les prêtres orthodoxes les exhortaient à supporter courageusement leurs épreuves, à demeurer sourds aux sollicitations qui voulaient faire d'eux des renégats.

Le forgeron lut le bref article qui relatait les dernières exactions des Kurdes. Il leva ses épaules lasses:

— Les misérables! gronda-t-il. L'impunité leur sera donc toujours assurée?

Le prêtre esquissa un geste de brève protestation:

— Patience!... murmura-t-il.

— Patience?... Voilà un mot que nous aurons trop souvent entendu, au cours des siècles, et qui n'a pas su calmer la haine de nos maîtres! Heureusement, je connais quelqu'un qui, bientôt peut-être, les punira comme ils le méritent!

Le forgeron venait de redresser sa tête énergique, et l'éclat subit de son regard

courroucé accentua sa ressemblance avec son fils. Puis un sourire détendit ses traits. Il songeait à Andranik, dont il était fier. Depuis l'enfance de son fils, il avait suivi avec émerveillement l'éclosion de ce culte patriotique dont lui-même avait semé les premiers germes dans cette âme frémissante. Il avait foi en la mission héroïque de cet enfant qui ne ressemblait à aucun autre, et qui serait le sauveur attendu par la patrie. De toute son âme, le père appelait le jour qui devait couvrir son fils de gloire, fût-ce au prix de mille dangers, puisqu'il en devait fatalement triompher !

Le prêtre paraissait anxieux. Il soupira :

— Je bénis Dieu qui nous laisse ton Andranik et ses soldats. Ils veilleront sur ce pays, alors même que nous n'y serons plus. Mais pourtant, mon fils, surveille Andranik ! Il pourrait lui arriver malheur... Les allées et venues de nos jeunes gens vers la montagne peuvent intriguer nos voisins : si les Kurdes, qui ont leurs espions, découvrent les projets de nos soldats, ils tendront une embuscade à ton fils... et l'Arménie perdrait son défenseur !

Le forgeron esquissa un geste fataliste. Il s'en remettait à la volonté divine pour diriger à son gré le destin d'Andranik. Il savait son fils prudent et brave : il saurait donc éviter les pièges et se défendre chèrement. Chez le forgeron, la fierté, l'enthousiasme et la confiance l'emportaient sur l'inquiétude. Il murmura simplement :

— Dieu le protège !

Et le vieux prêtre reconnut le souhait qu'il formulait douze ans plus tôt, en bénissant l'enfant. Il comprit qu'en effet, le héros promis à sa race ne pouvait périr avant d'avoir rempli sa mission.

Et l'entretien se poursuivit entre les deux vieillards avec plus de sérénité.

Là-haut, dans le grenier, Andranik s'exaltait. Ces nouveaux massacres lui semblaient justifier une action immédiate, une ouverture des hostilités qui détournerait de la population la fureur des Kurdes.

Il saisit avec force la main de Hraïr :

— Notre place n'est pas ici. Nous devons aller dans la montagne rejoindre ceux qui nous attendent et qui luttent déjà !

— Dès ce soir, si tu veux ! s'exclama Hraïr, joyeux.

Et comme Andranik le contemplait avec gratitude, heureux de trouver en lui un si

fidèle interprète de sa pensée, Hraïr, plus grave, déclara :

— Jusqu'à mon dernier souffle, je serai avec toi, Andranik !

A ce moment, le prêtre entra dans l'atelier d'Andranik. Les deux jeunes gens le saluèrent avec un affectueux respect :

— Je viens de passer quelques instants auprès de ton père ! expliqua le vieux maître.

Puis, désignant le journal froissé que le jeune homme tenait encore à la main :

— Je lui ai appris ce que tu viens de lire... ajouta-t-il tristement.

Andranik, frémissant d'indignation expliqua :

— Nous décidions justement, Hraïr et moi, de prendre les armes sans retard, pour châtier ce nouveau forfait ! Déjà, dans les monts de Sassoun et de Mouch, nos frères Guevork et Rouben ont pris la défense de notre peuple... Nous devons nous joindre à eux, et assurer la sécurité du pays, puisque personne ne songe à nous protéger !

D'un signe de tête, le prêtre approuvait ces fières paroles. Hraïr précisa, enthousiaste :

— Tous les volontaires ont choisi Andranik pour commandant !

— Il n'en est pas de plus digne ! déclara le prêtre.

Simplement, Andranik s'approcha de son vieux maître et murmura, incliné devant lui :

— Père, avant que nous partions, donnez-nous votre bénédiction !

Un émoi profond transfigura le prêtre, si pâle dans sa robe noire. Il éleva ses mains diaphanes au-dessus des deux têtes rapprochées :

— Votre héroïsme doit sauver notre pays... Je vous bénis, mes enfants, vous qui allez servir notre patrie. Que Dieu vous garde ! Ne vous laissez jamais guider par la haine, ni l'esprit de vengeance. Sachez ne jamais tomber dans les excès qui rendirent odieux nos ennemis : ne faites jamais de mal aux femmes, ni aux enfants. Défendez-vous seulement.

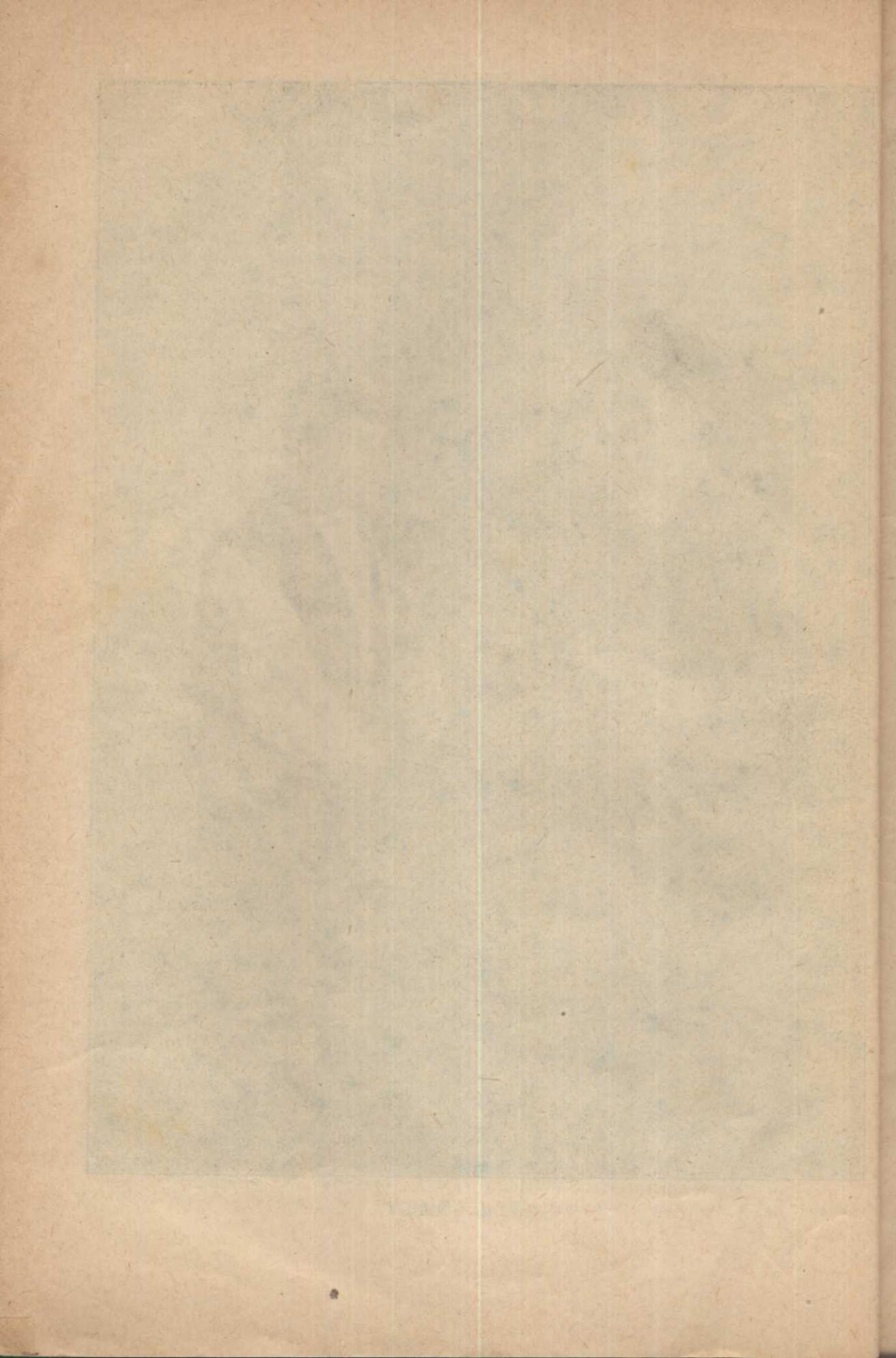
Les deux futurs défenseurs de l'Arménie écoutaient avec respect ces exhortations à la magnanimité. Ensemble, ils relevèrent la tête et leur regard loyal se livra tout entier à celui de leur ancien maître :

— Nous le jurons ! dirent-ils.

Puis Hraïr prit congé de son ami, car il



— *Que Dieu te bénisse !*



fallait qu'Andranik achevât son travail de la journée. Le prêtre et le jeune homme s'éloignèrent ensemble, pour aller saluer le forgeron, qui s'était remis à l'ouvrage.

Au moment où les deux hommes sortaient de la forge, ils croisèrent trois Kurdes qui firent peser sur eux un regard lourd de soupçons. Hraïr et le prêtre échangèrent un coup d'œil alarmé : que venaient faire ces Musulmans chez le père d'Andranik ? A en juger par son costume et son allure, l'un d'eux était puissant, et par conséquent redoutable... Le vieillard, qui tremblait pour Andranik, ne savait quel parti prendre : fallait-il demeurer pour connaître le but de cette singulière visite, ou s'éloigner, pour ne pas provoquer la défiance des trois personnages ?

Hraïr qui, depuis longtemps, considérait sa destinée comme liée à celle de son ami, résolut de prêter l'oreille discrètement, afin d'avertir Andranik au besoin.

Les trois Kurdes firent irruption dans l'atelier du forgeron. Ils avaient laissé leurs montures au milieu de la cour.

L'un d'eux était magnifiquement vêtu de soieries multicolores. Sa main, baguée de pierres précieuses, jouait avec une nonchalance menaçante avec un fouet aux nombreuses lanières.

Le forgeron avait tressailli, en voyant les Kurdes descendre de cheval devant sa demeure. Malgré lui, il se rappelait l'avertissement du prêtre, et redoutait quelque malheur pour son fils. La visite d'un Kurde ne pouvait être de bon augure... Que voulaient ceux-là ?

Quelle que fût son inquiétude, le forgeron affecta de ne pas remarquer l'entrée des trois personnages. Son marteau frappa la barre de fer rougie qu'il venait de tirer de sa forge.

Les sourcils du Kurde se froncèrent. Courroucé d'une telle désinvolture, l'indésirable visiteur s'avança, hautain, jusqu'auprès de l'enclume qu'il frappa du manche de son fouet :

— Giaour ! cria-t-il, méprisant et irrité. Comment oses-tu travailler devant moi ? N'as-tu pas reconnu Khalil bey ?

Il faisait fièrement sonner son nom et son titre, persuadé que l'un et l'autre allaient provoquer une crainte salutaire chez ce forgeron irrévérencieux. Il n'en fut rien. Le père d'Andranik ne posa ni son marteau, ni la barre de fer. Posément, il répliqua :

— Si fait, je te reconnais.

Tant de sang-froid surprit le bey et scandalisa ses deux serviteurs kurdes, qui se tenaient respectueusement à quelques pas de lui. Khalil réprima à grand'peine sa fureur. Tout à l'heure, il serait encore temps de châtier ce vieil indocile. Mais auparavant, il fallait apprendre de lui un renseignement auquel tenait le chef kurde.

— Dis-moi... Est-il vrai que ton fils ait levé des troupes dans la contrée et veuille s'insurger contre notre domination ?

Le père d'Andranik, si vive que fût son angoisse, eut la force de n'en rien laisser paraître. Il savait que les yeux méchants de son visiteur le guettaient, prêts à interpréter le moindre trouble comme un aveu qui pouvait coûter l'existence à Andranik. Il leva donc les épaules, de ce geste indifférent qui lui était familier et, d'une voix paisible, répliqua :

— Mon fils n'est pas un enfant. Adresse-toi à lui.

Puis il reprit son travail. Khalil bey serra les poings. Ce chien de forgeron osait l'humilier en présence de ses serviteurs ! Il l'envoyait à Andranik pour le narguer, car il savait aussi bien que Khalil lui-même que, quelques jours plus tôt, Andranik avait frappé et blessé le cousin du bey, coupable de l'avoir insulté ! Sans doute, le vieil Arménien tirait-il quelque orgueil de cet incident ? A cette pensée, une rage sans nom s'empara de Khalil bey. Il leva son fouet. Les lanières sifflèrent, et vinrent s'abattre sur la joue du vieillard qu'elles zébrèrent de sillons sanglants :

— Tu oses me braver, moi, ton maître ? cria le bey, hors de lui.

Le forgeron s'était cabré sous l'outrage. Ses yeux étincelaient de haine. Ah ! pouvoir se venger ! Rendre à l'opresseur, blessure pour blessure, affront pour affront !... Il leva son marteau, prêt à frapper, sans daigner penser qu'il risquait sa vie en menaçant Khalil, tout-puissant dans la contrée.

Mais il n'acheva pas son geste de menace. Les deux serviteurs du bey s'étaient jetés sur lui et le maîtrisèrent. Ils l'eussent certainement mis en pièces sur un signe de leur chef, si Khalil n'avait vu, groupés devant la porte, des Arméniens murmurants. Le Kurde songea que son fouet était une arme insuffisante contre tant de paysans rassemblés, et que ses deux serviteurs pouvaient succomber sous le nombre.

— Lâchez ce vieux chien ! ordonna-t-il.

Le père d'Andranik, qui avait chancelé sous la brutalité de ses assaillants, se releva péniblement. Il souffrait d'humiliation bien plus que de sa blessure. Des larmes roulaient sur sa face ridée. Il balbutia à mi-voix :

— Mon Dieu !... Mon Dieu ! Jusqu'à quand ?...

Arrivé sur le seuil, Khalil bey se retourna et toisa le vieillard d'un air de défi. Son fouet s'agita, dessinant de loin une nouvelle menace à l'adresse du forgeron :

— Nous nous retrouverons, giaour... et bientôt, je pense ! ricana le Kurde, en guise d'adieu.

Hraïr, qui avait surpris la fin de cette scène odieuse, se sentit bouleversé de haine et de colère. Il voulut s'élaner sur Khalil bey, persuadé que ses compatriotes, entraînés par son exemple, châtieraient le Musulman et lui ôteraient le désir de se livrer à de nouvelles brimades. Mais déjà les Kurdes étaient remontés à cheval et piquaient des deux vers la demeure du bey.

Hraïr courut jusqu'à l'atelier de son ami. Avant même d'y parvenir, il lui jeta la nouvelle révoltante :

— Andranik !... Khalil bey a battu ton père !

Le menuisier lâcha son rabot et courut sur le seuil :

— Que dis-tu ?...

Il était blême, et ses mains tremblaient de fureur.

— Viens voir...

Hraïr et lui se précipitèrent auprès du forgeron qui, du coin de son tablier, essuyait le sang qui perlait le long de sa joue.

Andranik embrassa le cher visage meurtri, dans un élan de tendresse, de protection et de pitié :

— Le misérable ! Il a osé !... bégayait-il, au paroxysme de la haine. Ah ! si j'avais été près de toi, père, je te jure que j'aurais abattu cette brute à tes pieds !

— Bah ! que faire, contre eux ? Ils sont armés...

— Oh ! je te vengerai, je te le jure !... Aujourd'hui même !

Maintenant, une crainte soudaine suscitait l'inquiétude au cœur du forgeron. Il redoutait pour son fils la vengeance du Kurde.

— Prends garde !... Khalil bey sait que tu as armé des hommes !

— Il va bientôt en avoir la preuve ! riposta Andranik, soudain grandi par la certitude que l'heure était venue d'agir.

Son père ferma les yeux. Tout à l'heure quand le prêtre faisait allusion à un danger possible, le forgeron n'y croyait guère. A présent qu'il avait entendu Khalil bey préférer des menaces à l'adresse d'Andranik, une appréhension envahissait son âme et lui faisait redouter les pires éventualités.

— Prends garde ! Il a dit qu'il reviendrait... Et sans doute ne sera-t-il pas seul...

— C'est à moi de lui rendre sa visite ! rétorqua Andranik, frémissant.

— Quoi ! tu irais ?...

— Aujourd'hui même ! affirma le jeune homme, tourné dans la direction de la demeure du Kurde.

Puis, de nouveau penché vers son père blessé, il conseilla d'un ton radouci :

— Sauve-toi vite, père. Va te réfugier chez ma sœur. Il ne faut pas que Khalil te retrouve ici, comprends-tu ?

Il redoutait pour le vieillard la revanche possible du bey et voulait prévenir un retour offensif.

— Mais toi ? s'inquiéta le forgeron, ému à l'idée de quitter pour la première fois ce fils intrépide qui allait se lancer dans une périlleuse aventure, pour venger l'affront infligé à son père.

Andranik posa un long regard infiniment tendre et grave sur la face burinée par les ans et la chaleur de la forge.

— Adieu, père. Sache que ton fils appartient maintenant à ton peuple. Que Dieu te garde !

Jamais souverain n'avait eu plus de noblesse pour parler de « son peuple ». Le forgeron comprit qu'en partant, il délivrait Andranik d'un souci.

Une virile étreinte réunit les deux hommes qui allaient se quitter, pour longtemps peut-être...

Un villageois pénétra chez le forgeron. Il cria :

— Sauvez-vous ! Khalil bey a réuni ses cavaliers et leur a donné l'ordre d'arrêter Andranik !

Il fallait fuir au plus vite. Andranik et son père échangèrent un dernier adieu.

L'imminence du danger allumait chez les paysans un instinct combatif qui ne demandait qu'à s'extérioriser au plus tôt. Six d'entre eux offrirent d'escorter Andranik jusqu'à la montagne. Tout ce que le village



*Khalil bey, le chef kurde.*

comptait de chevaux fut amené sur-le-champ. Déjà, plusieurs cavaliers étaient en selle. Andranik voulait partir le dernier, et regardait son père prendre la route qui le conduisait chez sa fille, quand un des partisans du jeune chef lança un cri d'alarme :

— Les cavaliers de Khalil bey !

Dix cavaliers accouraient, auréolés de poussière. Leurs armes brillaient, et les Arméniens connaissaient la rapidité de leurs montures...

Andranik rentra vivement chez lui, prit des armes qu'il distribua rapidement.

— Six contre dix... La lutte est possible, mes amis !

La fusillade crépita. Une sorte d'allégresse animait l'esprit et le corps d'Andranik : enfin, il se battait contre les Kurdes ! L'ardeur qui frémissait en lui, inemployée, allait se dépenser librement !

Là-bas, un détachement de soldats kurdes, envoyés par le bey, se rapprochait :

— Quel honneur me fait Khalil ! Il m'envoie une armée ! plaisanta Andranik, goguenard.

Tout en continuant à faire feu sur ses adversaires, il sauta rapidement en selle et s'enfuit avec ses partisans, laissant le groupe de cavaliers désarmé. Plusieurs blessés avaient mordu la poussière. Bientôt, d'autres les remplaceraient et pourchasseraient le fugitif...

Andranik galopait vers la montagne. Il traversa des villages paisibles que son passage mit en émoi. La troupe kurde, augmentée du renfort attendu, le talonna à assez près. Les balles sifflaient à ses oreilles. Parfois, il se retournait pour viser un adversaire et souriait chaque fois qu'un cavalier, désarçonné, roulait sur le sol.

— Courage ! Nous atteindrons bientôt la montagne !

Silencieux, les fugitifs se hâtaient. Ils connaissaient mieux la montagne que leurs poursuivants et savaient y trouver un sûr refuge. Déjà, des volontaires y attendaient les ordres d'Andranik...

Les Kurdes étaient à ce point désireux de capturer Andranik, mort ou vif, qu'ils en oubliaient de molester au passage les habitants des petites localités traversées en trombe. Ce n'était pas le moment de gaspiller les balles !

Par bonheur pour Andranik, l'avant-garde de sa petite armée, postée au pied de la montagne dans l'attente des événements,

et alertée par une sentinelle, surveillait les abords d'un pont jeté sur un fleuve encaissé entre deux rives rocheuses.

Andranik et ses compagnons franchirent le pont à toute allure, cependant qu'un de leurs partisans plaçait une cartouche de dynamite et allumait une courte mèche.

Les Kurdes accouraient, à bride abattue. Ils se réjouissaient de voir leur ennemi si près, devant eux... Encore un effort de leurs montures, et le rebelle tombait entre leurs mains. Quel triomphe, pour Khalil bey, que cette capture si ardemment souhaitée !

A peine la cavalerie musulmane s'était-elle engagée sur le pont, que le bruit formidable d'une explosion déchirait l'air. Dans un nuage de poudre, de fumée et de terre arrachée, le pont volait en éclats. Hommes et chevaux, déchiquetés, étaient projetés en l'air avant de venir s'écraser sur les rochers et dans le fleuve...

Le reste de la troupe stoppait, stupéfaite. Sur l'autre rive, Andranik et ses compagnons galopèrent, hors d'atteinte, sauvés pour cette fois.

Ce premier contact avec l'ennemi tournait à l'avantage des Arméniens. Cela leur parut être d'excellent augure.

— Il me reste encore à rendre sa visite à Khalil bey... songeait Andranik. Car si j'ai échappé à la poursuite de ses soldats, je n'ai pas encore vengé mon père !

Il lui semblait qu'une protection céleste le rendait invulnérable et l'autorisait aux pires témérités.

Il résolut de se rendre sans tarder, et par le chemin le plus court, jusqu'à la demeure de Khalil bey.

Il fit un détour, afin de ne pas rencontrer les Kurdes lancés à ses trousses par son ennemi.

Arrivé à proximité des jardins fleuris qui entouraient la confortable demeure du bey, il attacha son cheval à un arbre et, sans bruit, se glissa vers la petite porte de bois qui conduisait à la cour intérieure où, à cette heure, devait se tenir Khalil, pour jouir des dernières heures du jour.

Le bey, sans défiance, savourait son moka dans une tasse minuscule. Le couchant éclairait de lueurs féériques le jardin aux fleurs immobiles, aux arbustes aromatiques. Le Kurde voluptueux aspirait lentement tous les parfums et clignait des paupières pour mieux apprécier les tonalités fastueuses du ciel. Il rêvait. Comme la vie lui semblait

facile et riante, dans le calme de ce crépuscule beau comme une apothéose ! Il se sentait heureux, pleinement. Comment ne l'eût-il pas été ? Ne possédait-il pas de vastes domaines, d'innombrables esclaves, de zélés serviteurs ? Son harem n'était-il pas le mieux pourvu de toute la région ? Ne pouvait-il pas l'enrichir à son gré de quelques jolies Arméniennes rencontrées au hasard de ses promenades ? Et puis, il commandait à de nombreux soldats bien armés, cavaliers éprouvés, fantassins infatigables. Il était le bey, le chef respecté. Bientôt, il allait pouvoir s'offrir la satisfaction de punir comme il le méritait cet Arménien rebelle, cet Andranik insensé qui prétendait le braver et armer contre lui ses compatriotes !

— Je veux que son supplice soit un exemple et un avertissement salutaire pour tous les fous qui tenteraient de l'imiter ! songeait-il.

Il s'attendait à voir revenir ses hommes, traînant à leur suite le captif. Et cette journée, déjà si belle, compterait pour lui au nombre des plus heureuses.

Il n'entendit pas s'ouvrir la petite porte de la cour intérieure. Il ne vit pas un homme se glisser tout contre le mur, sans bruit, les pieds nus dans les sandales de tulle...

Andranik veillait à ce que son ombre ne le trahît point, en le précédant sur le sol, devant Khalil bey. Mais Khalil ne regardait pas le sol. Il ne voyait que sa propre pensée, qui lui montrait un Andranik ensanglanté, mais encore assez vivant pourtant pour être condamné à mort !

L'Arménien s'avavançait, retenant son souffle, ramassé sur lui-même, prêt à bondir en avant comme un fauve...

Et tout à coup, les deux hommes furent face à face. Les traits d'Andranik exprimaient une noble colère, un défi hautain. Ses yeux dardaient sur la face jaune du Kurde un regard étincelant de haine.

Khalil sursauta, brusquement tiré de sa rêverie cruelle et nonchalante par cette apparition inattendue. Non, ce n'était pas ainsi, formidable et menaçant, qu'il imaginait à l'instant même son ennemi !

Le bey jeta autour de lui un bref regard circulaire de bête traquée. Pas un seul serviteur. Pas le moindre soldat ! Il était seul, absolument seul en face d'Andranik... Il se rappela soudain la fougue terrible avec laquelle l'Arménien avait battu son cousin

Asso, la semaine précédente, et la crainte le saisit d'être aussi malmené par cet énergumène...

Khalil bey voulut appeler à l'aide, et précipiter ainsi l'arrestation d'Andranik. Mais ce dernier ne lui en laissa pas le temps. Il bondit sur le Kurde, le saisit à la gorge, le renversa en arrière et le maintint si vigoureusement que Khalil crut périr étouffé sous l'étreinte de cette main puissante.

Mais tel n'était pas le dessein d'Andranik, Il espérait bien, avant de le tuer, infliger plusieurs défaites à son ennemi !

Le fouet dont le bey ne se séparait jamais était posé tout près de lui, sur la terrasse. Les esclaves et les soldats de Khalil avaient appris à le redouter à propos des moindres peccadilles. Andranik s'en saisit en riant. Khalil lui-même lui fournissait le moyen de venger son père outragé !

Il brandit le fouet au-dessus de son adversaire terrassé :

— Misérable ! gronda-t-il. Tu as osé lever la main sur mon père ! A ton tour, tu vas connaître l'humiliation du fouet, que tu infligeas si souvent à ton prochain !

Livide de honte et de terreur, Khalil se débattait de son mieux. Mais Andranik, agenouillé, le dominait de sa haute stature, de sa force herculéenne. Le bey sentit le genou de son ennemi se poser sur sa poitrine et l'écraser à demi. Il vit le fouet se lever et tourner dans l'air. Il ferma les yeux...

Les lanières retombèrent sur sa face blême, sur ses bras impuissants, sur ses côtes mal protégées par la soie de ses vêtements...

Khalil gémissait comme un esclave battu par son maître. Il se tordait comme une femme sous l'étreinte dominatrice du vigoureux Arménien. Toute dignité avait fui de lui. Il n'avait même plus de voix pour appeler au secours. Les coups se multipliaient, impitoyables, généreusement distribués par Andranik qui revoyait sans cesse la face meurtrie de son vieux père.

Quand il fut las de frapper, l'Arménien lâcha enfin Khalil plus mort que vif, qui demeura affaissé, pantelant, dans un coin de la terrasse pleine d'ombre parfumée. La poitrine du bey se soulevait avec peine, une sorte de plainte continue fluait de ses lèvres. Andranik eut un sourire amer et méprisant en face de ce lamentable adversaire.

— J'avais bien raison de dire que devant

la force, ces gens-là restent sans défense. songea-t-il.

Et comme Khalil reprenait peu à peu connaissance et lui lançait des regards empreints de rancune et de menace, Andranik, qui avait gardé en main le fouet, se pencha vers le bey et martela, comme un défi :

— Sache qu'aujourd'hui tous les fils sont décidés à venger leurs pères comme je viens de le faire moi-même ! Nous sommes las de vos cruautés ! Apprends encore que notre nation a maintenant ses défenseurs dévoués, ses soldats disciplinés, depuis longtemps exercés aux combats ! Tu peux réunir des milliers d'hommes contre moi : je ne crains pas tes hordes, car Dieu est avec nous !

Khalil bey frissonna. Pour la première fois, il découvrait l'énergie d'un peuple qu'il croyait depuis longtemps résigné à son sort. Il pressentit que sa propre autorité serait bientôt menacée dans ce pays qu'il considérait comme son fief. Ce démon d'Andranik devait pourtant exagérer : une armée ne s'improvise pas ainsi ! Pour vaincre, il faut beaucoup d'hommes, des armes, des munitions, des chevaux... La crainte séculaire des Kurdes était trop bien enracinée au cœur des Arméniens pour que de nombreux paysans eussent vraiment répondu à l'appel de cet illuminé !

— Il cherche à m'intimider... Il n'est pas possible que les giaours se révoltent contre nous, qui sommes forts ! songeait Khalil, en essayant de se rassurer.

Ses poings se crispaient, ses yeux longs et étroits d'Asiatique jetaient des lueurs sauvages.

— Me tenir ainsi en respect sous la menace de mon propre fouet, moi, Khalil bey ! Ce chien me paiera de sa vie un tel affront, j'en jure par le Prophète !

Mais il ne pouvait tenter un mouvement ni pousser le moindre cri sans s'exposer à de nouveaux coups.

Andranik s'éloigna à reculons dans la direction de la porte du jardin. Avant de disparaître, il jeta ce dernier avertissement :

— Peu m'importe que tu cherches ou non à te venger de moi. Mais si tu ne laisses pas mon peuple en paix, tu auras affaire à moi... Et cette fois, je ne t'épargnerai pas !

Il jeta le fouet aux pieds du bey et disparut aussi prestement qu'il était venu.

Ivre de rage, Khalil entendit décroître le galop du cheval. Il se releva péniblement et scruta l'horizon :

— Il est venu seul ! balbutia-t-il, stupéfait d'une telle audace, car il croyait Andranik accompagné de quelques partisans. Seul, ici, chez moi, et je n'ai pu le faire appréhender par mes esclaves ! Quel esprit infernal anime donc cet homme ?

Sa honte se doublait de cette constatation. Frémissant de fureur, Khalil bey ramassa le fouet désormais inutile et le brandit vers l'horizon :

— Chacal ! grinça-t-il, hors de lui. Tu expieras au centuple chacun des coups que tu me portas !

Andranik était trop loin, maintenant pour l'entendre. Et Khalil bey se désolait de ne pouvoir le faire poursuivre :

— Que font mes hommes ? Ne leur avais-je pas dit de pourchasser ce chien ? Ont-ils si vite perdu sa trace ? Les gredins ! Eux aussi, je les châtierai, puisqu'ils n'ont pas su m'obéir ! Je ne veux pas qu'un giaour puisse rire de moi et répéter partout qu'il peut échapper aux soldats de Khalil bey !

Il fallait, de toute évidence, que l'exaspération du noble Musulman se calmât au détriment de quelqu'un. Et les cavaliers qui rentrèrent bredouilles, assez tard dans la nuit, durent subir les éclats redoutables de sa colère qui redoubla quand les soldats annoncèrent le nombre d'hommes et de chevaux sacrifiés au cours de l'inutile poursuite.

Devant les résultats de ce premier combat, Khalil fut bien obligé d'admettre que la crainte n'était plus assez forte parmi les Arméniens pour paralyser leurs tentatives de défense et que désormais il faudrait compter avec une troupe qui disposait d'armes et d'explosifs comme une véritable armée. Sa haine pour Andranik s'en accrût. Il se jura de réduire à merci le rebelle, par tous les moyens qui s'offriraient à lui, et de sévir avec tant de férocité contre ses partisans que les autres Arméniens, pétrifiés de terreur, renonceraient pour toujours à leur chimère d'indépendance.

Toute la nuit, il rumina de belliqueux projets, sans parvenir à en choisir un seul qui lui parût assez digne de sa vengeance.

Et pendant ce temps, à travers les broussailles des sentes les plus désertes, le père d'Andranik poursuivait sa route vers le village — combien lointain, hélas ! — qu'habitait sa fille. Là-bas, il vivrait en paix, loin de la région terrorisée par Khalil bey. Et son fils lui ferait parvenir de ses nouvelles,



— Hraïr, nous ne pouvons plus supporter cela...

chaque fois qu'il le pourrait. Le vieillard guetterait, anxieux, ses brefs messages et saurait, par les journaux ou par les paysans, l'issue de chaque combat engagé pour la libération future.

### III

Andranik exultait. Le défi qu'il venait de lancer à Khalil dans la demeure même du bey équivalait à une déclaration de guerre. L'Arménien connaissait trop bien Khalil pour ne pas deviner que le Musulman voudrait venger au plus vite un tel affront et châtier l'impudent visiteur de ses prétentions justicières.

Le jour tant attendu se levait enfin ! Andranik le menuisier disparaissait pour faire place à Andranik le guerrier ! Désormais, il allait camper en pleine montagne, vivre de la rude existence du soldat en campagne qui dort à la belle étoile et ne dine pas toujours à sa faim. Une lourde responsabilité allait peser sur lui : celle du chef qui doit ménager la vie de ses hommes et ne l'exposer qu'à bon escient, celle du libérateur qui s'est juré de remplir sa mission jusqu'au bout, quoi qu'il dût lui en coûter. Il acceptait allégrement ces obligations morales, certain de s'en montrer digne et de mériter l'aveugle confiance que lui témoignaient ses compagnons.

Il se prépara soigneusement à la lutte. Ceux de ses partisans qui l'avaient précédé dans la montagne, et lui étaient venus en aide si fort à propos lors de la poursuite des Kurdes, organisèrent des avant-postes dans les fourrés, les ravins. Les broussailles cachaient des hommes armés, l'œil et l'oreille aux aguets. Le reste de la troupe s'étagait au flanc des monts, et se tenait prêt à se grouper autour de son chef dès le premier signal.

Des montagnards pour qui les moindres cols, les plus petits sentiers n'avaient pas de secrets, furent chargés du service du ravitaillement et de la contrebande des armes. Fusils, cartouches et dynamite, achetés en Caucase, passaient la frontière à l'insu des Kurdes, au prix de mille ruses, et venaient enrichir l'arsenal des rebelles.

Tel un aigle, Andranik, accompagné des plus vaillants de ses soldats, s'était installé dans la haute montagne. De sa retraite, il embrassait d'un coup d'œil la plaine et sur-

veillait les mouvements des troupes kurdes. Celles-ci n'osaient s'avancer trop loin, car le souvenir de la première rencontre faisait croire en une organisation complète et préparée de longue main. La cavalerie rôdait au pied de la montagne, guettant le passage d'Andranik avec l'espoir de le capturer par surprise. Une atmosphère planait dans l'air et donnait à tous la hâte de combattre.

De son côté, Khalil bey s'impatientait. A quoi bon posséder une armée de fantassins et de cavaliers, si tant de soldats ne sont pas même capables d'appréhender un insurgé ?

Quelques brèves rencontres, dans la plaine, tournèrent à l'avantage des Arméniens.

Ces premiers succès furent accueillis avec une joie triomphale par la population arménienne. Déjà, l'imagination des opprimés entrevoyait l'aube de la liberté, la défaite définitive. De maison en maison, la nouvelle se propageait, rapide, exaltante.

— Un héros combat pour l'Arménie ! Les Kurdes tremblent devant lui. Bientôt, notre pays sera délivré !

Le nom d'Andranik était vénéré dans toute la région. L'écho de ses succès parvint jusqu'à son père et consola le vieillard de la séparation nécessaire.

Le peuple ajoutait en son honneur un couplet de plus aux chansons qui célébraient les héros nationaux, et les enfants apprenaient son nom en même temps que ceux de ses glorieux ancêtres.

Les femmes voyaient en lui l'incarnation même des vertus de la race. Elles lui savaient gré de sa bravoure qui rendait au pays tout entier le droit de s'enorgueillir d'un tel fils. Toutes le chérissaient ainsi qu'un héros de légende et d'autant plus merveilleux qu'il était leur contemporain et qu'à la faveur d'un hasard toujours possible, elles risquaient de le rencontrer, quelque jour ! Les jeunes filles lui dédiaient leurs plus tendres pensées et soupiraient d'envie à l'idée qu'il aimait, peut-être, et qu'elles n'étaient point l'aimée.

Les plus hardies s'aventuraient parfois dans la montagne, avec l'espoir de croiser en chemin le héros et son escorte. Tous les prétextes leur étaient bons : ne fallait-il pas aller quérir l'eau à la source même, afin qu'elle fût plus pure ? Ne trouve-t-on pas, en montagnes, les plantes aromatiques inconnues de la plaine, et qui sont sans égales

pour guérir de nombreuses maladies? Ne devaient-elles point porter quelques vivres aux soldats? Et chacune découvrirait soudain que son frère, un cousin, un ami d'enfance, un parent éloigné appartenait à l'armée d'Andranik, et qu'il serait bien aise de recevoir des nouvelles de sa famille ou de son village...

De gracieuses processions s'organisaient ainsi, chaque jour, et les soldats, indulgents, ne songeaient guère à se plaindre de tant d'attentions gentilles dont ils étaient l'objet!

Les belles curieuses revêtaient leur plus beau costume, avec le secret espoir d'attirer l'attention du héros, peut-être même de la retenir, si le cœur d'Andranik était encore libre!

Quelle fierté de pouvoir dire, en redescendant au pays :

— Je l'ai vu!... *Il m'a saluée... Il m'a souri!*

Elles s'avançaient, au rythme égal de leur démarche qui, même dans la hâte, conservait une allure noble. Le soleil faisait scintiller les fils d'or mêlés aux broderies rutilantes de leurs robes, et les bijoux ciselés suspendus à leur cou, à leurs poignets, à leurs oreilles, les bijoux de famille portés par plusieurs générations de belles Arméniennes et soigneusement serrés au fond d'inviolables cachettes, chaque soir, pour échapper à la convoitise des Kurdes.

Les plus sentimentales se consolait de n'avoir pas rencontré Andranik en cueillant des bruyères rouges aux buissons qui lui étaient sans doute familiers.

Le lendemain, elles revenaient, tenaces, comme elles eussent accompli un pèlerinage jusqu'au jour où la grâce implorée leur eût été accordée.

Et, comme il arrive souvent, leur obstination reçut un jour sa récompense.

Six jeunes et jolies filles, lasses d'avoir longtemps marché dans les sentiers rocaillieux, s'étaient assises à l'ombre d'un rocher, au bord d'un torrent dont elles contemplaient en riant le bouillonnement d'écume blanche et légère autour des quartiers de rocs polis par le courant. Des fleurs sauvages emplissaient leurs tabliers multicolores et leurs voiles clairs flottaient autour de leurs têtes brunes, au gré du vent.

Andranik faisait sa ronde quotidienne. Il savait combien ses soldats espéraient son passage et se montraient fiers de quelques

mots échangés avec leur chef. Son mâle visage et sa voix leur conservaient intacte cette humeur qui rend faciles les plus périlleux exploits et ne permet pas au découragement de rouiller l'âme des braves. Il devait, ce jour-là, renouveler à la source la provision d'eau, pour lui et son fidèle Hraïr.

De loin, il aperçut les jeunes filles qui bavardaient galement. Il s'arrêta pour les contempler. Et il songeait :

— Puissent bientôt toutes les filles d'Arménie chanter librement et rire comme celles-ci, quand nous aurons chassé nos tyrans, quand elles n'auront plus à redouter l'infamante captivité des harems!

Il hésitait à s'approcher, partagé entre le désir de rafraîchir son âme par la vue de ses jolies compatriotes et la crainte de distraire un instant sa pensée de sa mission. D'autres, dont l'esprit n'était point accablé de soucis ni d'inflexibles devoirs, pouvaient conter fleurette aux belles filles. Mais lui, le chef, n'avait point le droit de souhaiter une aventure autre que la gloire!

Il savourait amèrement la solitude des grandes âmes, condamnées à vivre sur un plan supérieur, à ne point connaître les joies faciles ni le repos, à chercher plus haut un âpre bonheur qui eût effrayé un esprit vulgaire. Et sa méditation le retenait immobile à quelques mètres des jolies Arméniennes qui souhaitaient sa rencontre.

A mi-voix, elles parlaient de lui :

— Comment est-il?

— Oh! certainement très grand, très fort, très brun... Songez que son seul aspect effraie les Kurdes!

— Est-il beau?

— Comme tous les héros! Ses yeux lancent des éclairs, sa voix sème l'épouvante parmi les rangs ennemis...

— Mais encore?...

— Bientôt, je pourrai vous renseigner avec plus de précision! affirma une brunette potelée, d'un air plein de certitude. Mon cousin fait partie de l'armée d'Andranik: sitôt qu'il nous aura rendu visite, je le questionnerai.

— Et moi, dit une autre, je connais un charron qui naquit dans le village d'Andranik. Ils ont dû aller à l'école ensemble. Moi aussi, je l'interrogerai!

L'heure était venue pour les promeneuses de regagner la maison.

— Dans quelques instants, pensait Andranik, elles s'en iront, et ce lieu perdra un

peu de son charme. Comme il semblera désert, privé de leur présence, de leurs voix!

Ces quelques jeunes filles incarnaient pour lui toute la grâce des Arméniennes, et leur foi enthousiaste en l'armée des rebelles.

Il marcha lentement vers elles, résolu à les saluer comme des sœurs, au nom de tous ses soldats.

En entendant un bruit de pas si près d'elles, elles se retournèrent. Leurs grands yeux noirs fixaient ce soldat coiffé du bonnet d'astrakan gris, vêtu du sombre et rude uniforme des volontaires. A son allure martiale, elles le reconnurent aussitôt, et cinq d'entre elles témoignèrent par des acclamations et des cris d'allégresse leur admiration sans bornes pour celui qu'elles cherchaient et qui venait à elles, simplement :

— Andranik !... Vive Andranik !

Leurs bras levés agitaient dans l'air les fleurs cueillies en mémoire de ce pèlerinage. Elles riaient de joie. Une onde de fraîcheur baignait l'âme du héros. Il mesurait à cet élan spontané sa popularité parmi le peuple, et la confiance de ses compatriotes dans l'œuvre si témérairement entreprise.

Il s'avançait toujours. Un sourire de gratitude adoucissait l'expression sévère de son visage altier.

Une seule des promeneuses, la plus jeune, ne criait pas son enthousiasme et n'agitait pas de fleurs au-dessus de sa tête, comme autant de palmes gracieuses offertes au vainqueur des Kurdes. Elle demeurait assise au bord du torrent, et ses pieds nus trempaient dans l'eau transparente qui les caressait avec un petit bruit monotone. Elle était tournée vers le héros, et ses lèvres muettes lui souriaient, ferventes. Ses yeux mordorés, larges et doux, étaient mille fois plus éloquents que toutes les paroles admiratives. Son clair visage avait l'ovale parfait que les peintres de tous les temps prêtent à celui de la Vierge. Deux tresses doubles pendaient le long de son corsage. Un voile de mousseline diaphane, retenu par un haut turban de brocart, palpitait autour de ses épaules.

Sa radieuse beauté, sa jeunesse, éclipaient l'éclat des autres jeunes filles. Son silence, sa réserve timide, la profondeur de son regard et son sourire la paraient d'un attrait irrésistible : celui du mystère. Une sorte d'indéfinissable mélancolie accentuait la douce fierté de cette inconnue.

Andranik s'était arrêté devant elle, comme hypnotisé par cette perfection de

grâce jamais encore entrevue. Certes, les belles filles ne manquent pas en Arménie, — et les Kurdes le savaient bien ! — mais aucune n'avait à ce point frappé Andranik. Il la jugea différente des autres ; un charme immatériel vivait au fond de ces yeux admirables, autour de ces lèvres silencieuses. Il sembla au héros qu'il la connaissait depuis toujours. Où, et dans quelles circonstances l'avait-il rencontrée ?

Et soudain le visage d'Andranik s'éclaira de la joie subite d'une découverte :

— Mais oui, je la connais ! Elle est semblable à l'image de l'Arménie, telle que la représentent depuis des siècles nos peintres, telle que nous l'a transmise la tradition : figure de rêve et de souffrance... Mais cette jeune fille, elle, sait sourire, parce que l'espoir est en elle !

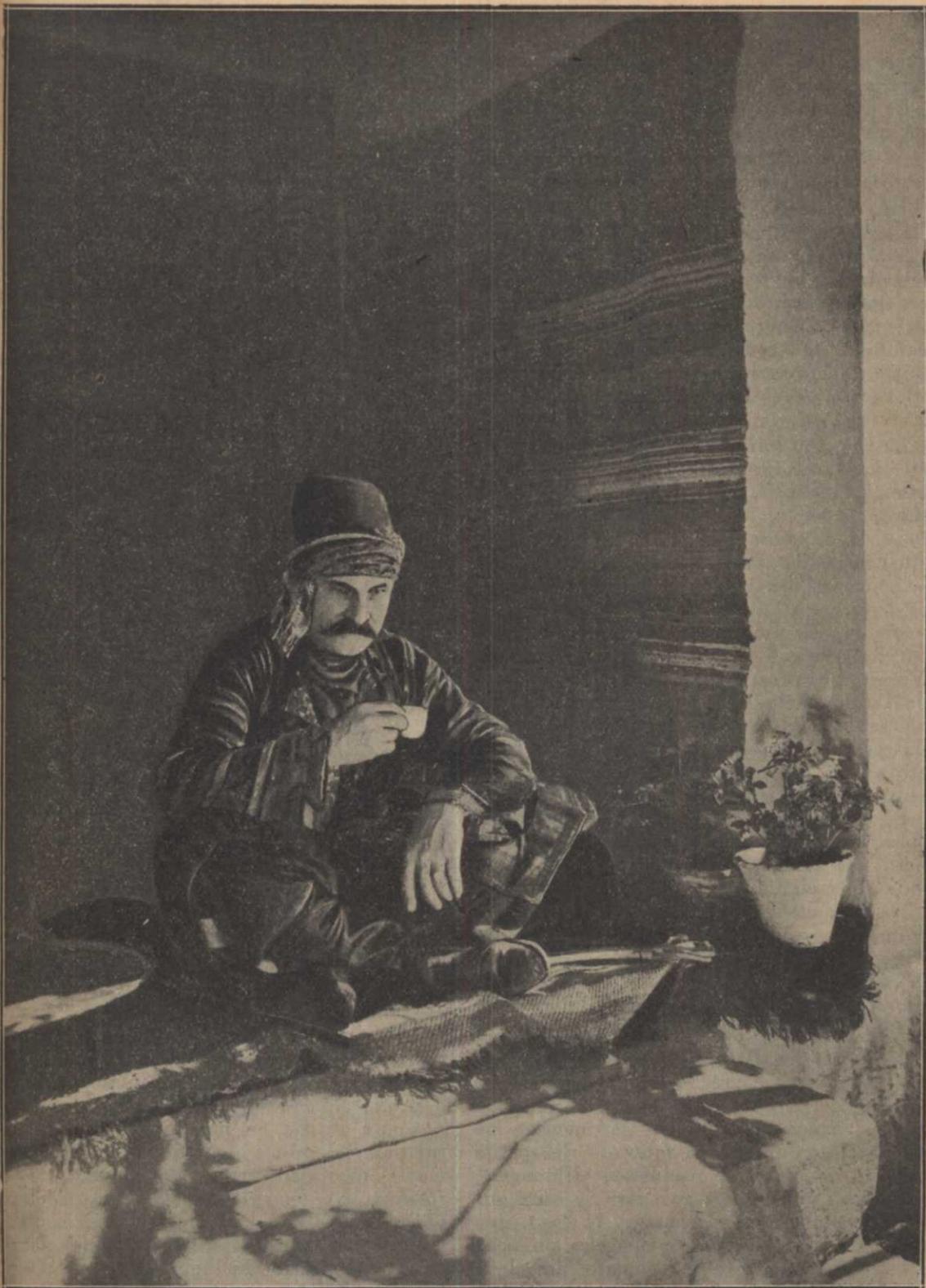
Les yeux du guerrier ne pouvaient se détourner de l'inconnue.

Les cinq compagnes de la jeune fille eurent un petit rire amical et, se prenant par la taille, elles firent mine de s'éloigner pour ne pas troubler le tête-à-tête du héros et de celle qu'il avait remarquée. Elles respectaient son choix, mais un peu de tristesse pourtant se mêlait à leur joie d'avoir vu Andranik, et chacune songeait à part soi, avec un secret soupir :

— Ah ! pourquoi ne m'a-t-il pas choisie, moi ?

La belle Arménienne rougit, sous le regard magnétique, extasié, qui l'enveloppait toute. Tremblante d'émoi, de fierté, d'espérance, elle se leva, enfonça bien vite ses pieds nus et mouillés dans ses babouches de cuir rouge brodé. Qu'elle était séduisante ainsi, empourprée de confusion, n'osant croire encore qu'elle avait pu produire sur le héros une impression profonde, inoubliable ! Sa petite main tourmentait, fébrile, ses nattes pendantes. Ses lèvres dessinèrent un nouveau sourire, un peu contraint. Elle apprit en cet instant que l'excès de la joie peut, lui aussi, comme la crainte, provoquer un subit désir de fuite, de solitude... Elle avait hâte de s'éloigner, de se retrouver seule avec le tumulte de ses pensées.

Andranik lui avait souri ! Il n'avait pas eu un seul regard pour les cinq autres jeunes filles qui venaient de s'éloigner ! Il ne voyait qu'elle, elle seule ! Elle esquissa une rapide révérence, avant de s'en aller rejoindre ses compagnes, et tourna le dos au



*Khalil bey, sans défiance, savourait son moka.*

guerrier, qui la vit s'éloigner rapidement vers la vallée.

Ce départ avait été si précipité, qu'Andranik en demeura stupéfait :

— Pourquoi me fuit-elle ainsi? Ne lui inspirerais-je vraiment que de la crainte?

Une tristesse inconnue se mêlait à son étonnement. Il tendit les bras, comme si elle avait pu deviner l'appel de ce geste et revenir sur ses pas, pour enchanter de sa présence la solitude du héros. Mais la svelte silhouette s'éloignait, sur la route en lacet. Andranik la voyait disparaître, puis reparaître de nouveau, plus petite. Le voile clair voltigeait, frémissant comme un signe d'adieu...

Là-bas, très loin, la jeune fille se retourna et demeura immobile l'espace de deux secondes, peut-être... Elle aussi voulait revoir le héros. Mais aussitôt, comme confuse de ce geste qui trahissait son émoi, elle reprit plus vite sa marche vers la plaine.

Andranik soupira. Pour la première fois, elle lui parut aride, son âpre solitude de guerrier. Il promena son regard d'aigle sur les maisons lointaines, si humbles sous leurs toits bruns inclinés très bas au-dessus de l'unique étage. Ses paupières battirent d'émotion : il se représentait les habitants de ces chaumières, entourés de leur femme et de leurs enfants. Si misérables qu'ils fussent, ils connaissaient du moins la douceur consolante du foyer, qui rend plus légères les épreuves et suscite perpétuellement l'espoir. Ils avaient leurs heures de joie, de paix insouciantes au cours desquelles l'éternelle menace de l'ennemi séculaire s'effaçait de leur souvenir. Andranik se prit à les envier. Mais il se cabra bientôt contre cette passagère faiblesse : les accessibles bonheurs humains étaient-ils plus souhaitables que l'isolement magnifique de la gloire?

Il haussa les épaules d'un geste las :

— Il faut que, grâce à moi, leur bonheur à tous devienne stable, définitif, et que nulle menace de pillage, de meurtre ne vienne le troubler ! Il faut que les petits enfants de ma race grandissent librement, et n'aient plus rien à redouter de ceux qui terrorisèrent leurs parents... Il faut que cette jeune fille et ses compagnes puissent attendre sans crainte le moment d'unir leur vie à celle d'un époux aimé et ne tremblent plus d'effroi à la pensée d'aller peupler les harems musulmans !

Un immense attendrissement lui rendait plus fraternels encore les inconnus qui attendaient de lui leur délivrance.

Pensif, il regagna son poste habituel, dans la haute montagne.

Son inséparable Hraïr montait la garde et dormait auprès de lui. D'ordinaire, les deux soldats bavardaient affectueusement, le soir venu. Ensemble, ils évoquaient des souvenirs d'enfance, le village qu'ils avaient quitté, le vieux prêtre si confiant en leur mission. Ils parlaient de leurs hommes ou préparaient un futur plan d'attaque. Chacun d'eux savait trouver un écho fidèle dans l'esprit de l'autre, un conseiller avisé, un confident attentif. Mais ce soir-là, Andranik ne mêla pas sa voix aux chansons de Hraïr et ne répondit pas à ses boutades par d'autres plaisanteries. Visiblement, sa pensée était absente. Où pouvait-elle vagabonder? Hraïr, stupéfait, n'osa pas exprimer tout haut son étonnement :

— Sans doute mûrit-il quelque projet particulièrement audacieux? songea-t-il. Demain, je saurai certainement !

Pas un instant, l'ami d'enfance ne devina que l'esprit obsédé d'Andranik errait bien loin, là-bas, vers la plaine, à la poursuite d'une jeune fille au regard lumineux, au beau sourire grave.

Et le sommeil s'empara d'Andranik.

Mais le sommeil, qui apporte si souvent l'oubli des souffrances et des inquiétudes, se plaît parfois à griser d'illusions infiniment douces l'homme endormi, livré sans défiance à sa fantaisie...

Et le guerrier, qui d'habitude n'accordait guère d'attention aux songes, rêva cette nuit-là d'ineffables joies.

Il se vit transporté dans un jardin féérique. Les arbres les plus rares, les plus beaux en faisaient une image de ce qu'avait dû être l'Eden, au temps où l'homme n'avait pas encore contrevenu à la loi divine. Des lianes souples et fleuries s'enroulaient autour des fûts élancés et reliaient les arbres les uns aux autres, en une guirlande ininterrompue. Un mince cours d'eau fluait doucement entre deux rives de mousse et de roseaux, avec une chanson légère, et Andranik, émerveillé, pensa que jamais il n'avait vu ruisseau plus transparent. Une clarté laiteuse coulait de la lune. Une atmosphère d'une sérénité supra-terrestre baignait ce paysage céleste, aux allées sinueuses, aux bosquets accueillants, aux pelouses fleuries.

Andranik avançait lentement, charmé par ce spectacle si neuf pour ses yeux. Qui pouvait habiter ce jardin enchanté? Quel souverain en faisait sa retraite favorite? Et quel mystérieux attrait venait d'y conduire l'Arménien inconscient? Andranik marchait sans bruit, impatient d'une révélation nouvelle et plus admirable encore.

Son corps, libéré de toute pesanteur, se mouvait aisément et ne connaissait plus la fatigue, bien que sa course à travers le jardin magique et désert eût été fort longue. Tout lui semblait surnaturel : la voix musicale du ruisseau, les parfums végétaux exhalés de la terre endormie, la fraîcheur idéale de l'air, la clarté du ciel pâle et nocturne.

Et voici que, très loin, à l'horizon, une forme diaphane se détacha d'un buisson de roses. Un rayonnement émanait de ce clair fantôme. Il s'avancait au-devant d'Andranik, et le guerrier sentait une subite allégresse exalter son âme. Il la reconnaissait : oui, c'était bien la jeune fille rencontrée près de la source ! Une majesté royale rendait plus impressionnante encore sa beauté. Elle souriait, et semblait dire :

— Sois le bienvenu chez moi, Andranik... Voici mon domaine. Il n'appartient pas à la terre, et le bonheur y est naturel.

Des vêtements magnifiques l'enveloppaient de leurs plis soyeux et soulignaient l'harmonie de ce corps parfait, de ce visage angélique. Un très long voile blanc descendait de sa chevelure et traînait sur le sol, loin derrière elle. Ses mains se tendaient, en un geste d'accueil et de paix.

Andranik ouvrit ses bras tremblants, sans oser espérer que l'apparition daignerait venir s'y blottir. Il s'immobilisa, dans l'attente de son approche. Elle ne ralentit pas sa marche...

Andranik sentit les mains de l'inconnue frôler les siennes, d'une tiède caresse charnelle. Eperdu de joie, il les emprisonna entre ses doigts, il attira l'apparition docile qui lui souriait avec une tendresse extasiée. Le héros atteignit alors aux limites humaines du bonheur. Ses bras se refermèrent sur le pur visage offert et but son haleine sur les lèvres parfaites. Il semblait que ce baiser ne dût jamais finir, qu'il était la céleste récompense accordée à celui qui, uniquement soucieux de rendre la liberté à son pays martyr, avait jusqu'alors tenu son cœur, ses yeux et ses lèvres clos à l'amour.

Tel Renaud sous l'empire de la magicienne Armide, le guerrier sentait fondre en lui toute ardeur belliqueuse. Il n'était plus qu'un homme comblé, une sorte de demi-dieu dépouillé de rancune, d'inquiétude et d'ambition, ces maux humains.

L'inconnue lui rendait son baiser avec une chaste ferveur, et son regard irradié d'étoiles promettait des bonheurs infinis.

Maintenant, elle l'entraînait avec une ferme douceur à travers le jardin merveilleux. Andranik sentait ployer dans son bras la taille abandonnée, et peser sur son épaule la tête extasiée de la bien-aimée silencieuse. Le voile qui flottait derrière elle prêtait à son allure consentante une noblesse nuptiale. Jamais épousée n'avait eu tant de grâce pudique et passionnée, au bras de son mari. Et les deux silhouettes enlacées glissaient à travers le paysage incomparable, sans le voir, perdues dans leur mutuelle contemplation.

— Pourquoi enviais-je le bonheur des hommes? songeait Andranik, enthousiasmé par cette aventure. N'ai-je pas mieux qu'eux?

On eût dit que cet instant, comme l'infini, ne dût jamais avoir de limites. Le cœur du héros était submergé d'une félicité suprême que le désir lui-même ne venait pas troubler. L'inconnue lui était envoyée par la Providence comme une confidente choisie, une sœur d'élection, une épouse mystique.

Le ciel pâlisait peu à peu, au-dessus du jardin enchanté. Les couleurs et les parfums s'éveillaient, plus frais encore que pendant la nuit heureuse... L'aube venait parer d'une séduction neuve le céleste décor...

Et Andranik ouvrit les yeux. Le magique paysage s'effaça, ainsi que la vision virginale, et l'émotion contemplative dont son âme était baignée. Il se retrouva seul, dans la fraîcheur du matin, couché sur son manteau de soldat. Près de lui Hraïr dormait, d'un sommeil pesant qui ne connaissait pas la fantaisie des rêves.

Le guerrier eut un soupir de regret douloureux. Tous ses hommes dormaient encore, sauf les sentinelles postées à l'entrée de chaque sentier. Comme il était seul, au milieu de ce silence de l'aube, près de son fidèle compagnon inconscient !

— Je veux la revoir ! se dit-il, dominé par

un besoin infini de contempler encore le mystérieux visage.

Une inquiétude lui vint :

— Reviendra-t-elle? N'en aimerait-elle pas un autre, et ne serait-elle venue dans ces parages que par hasard... ou par curiosité?

Il lui parut inadmissible que, si belle, elle n'eût pas déjà provoqué d'ardentes déclarations et ne se fût laissée conquérir...

Cette pensée lui parut intolérable. A sa souffrance, il connut qu'il était profondément épris, avec toute la ferveur d'un cœur généreux qui ne s'était point émoussé en vaines aventures.

Ce jour-là, les minutes se succédèrent avec une désespérante lenteur. Andranik guettait le retour de l'heure où, la veille, il avait rencontré la belle Arménienne. Sous le facile prétexte d'aller, comme chaque jour, exhorter ses hommes, il se dirigea du côté de la source, bien avant l'heure attendue...

Là-bas, sur la route sinueuse, une forme s'avancait. Bientôt, il put la distinguer. C'était une femme, svelte et rapide, qui s'approchait, portait sur sa hanche une cruche de grès. Aux battements de son cœur impatient, Andranik reconnut l'Arménienne. Comme la veille, son voile se soulevait au rythme de sa marche et flottait, transparent, autour de son visage dont les traits demeuraient encore indistincts.

Comme lui, elle revenait vers la source. Était-ce l'habitude qui l'y amenait, ou bien l'espoir?

Elle se rapprochait, rougissante à la vue du guerrier que, de loin, elle avait reconnu. Leurs regards se rivèrent et chacun d'eux put lire dans les yeux de l'autre le même émoi, le reflet d'une même tendresse naissante.

La jeune fille salua timidement, bien que ses lèvres eussent esquissé un sourire joyeux. Non moins qu'Andranik, elle avait souhaité cette deuxième entrevue, sans oser y croire tant elle en espérait de bonheur.

— Pense-t-il seulement à moi? soupirait-elle, dans sa modeste maison, alors que tout dormait autour d'elle. Si je retourne là-bas demain, le reverrai-je? Sans doute va-t-il me trouver bien hardie...

La crainte de ne pas le rencontrer pesa sur son cœur tout le long de la nuit et du jour suivant. Aussi, combien elle hâta le pas, lorsqu'elle eut reconnu la haute et fière silhouette, au bord de la source! Son cœur bondissait d'allégresse; elle ne sentait plus

la fatigue de la route; elle accourait, docile, à l'appel muet des yeux fixés sur elle. L'impatience et l'émoi coloraient son teint.

Andranik la contemplait, et s'émerveillait de la retrouver toute semblable à l'apparition de son rêve.

Ils échangèrent un long sourire, plus éloquent que tous les aveux. Puis la jeune fille se pencha vers la source pour y remplir sa cruche de grès, et le guerrier vit palpiter dans l'eau transparente le fidèle reflet du visage virginal et du tendre sourire.

Elle s'était assise sur la roche et sa grâce était celle d'une jeune princesse visitant son domaine. Andranik s'approcha d'elle et questionna, d'une voix grave comme une prière :

— Quel est ton nom?

Elle rougit un peu, posa sur les yeux adoucis du héros son regard pensif et timide et répondit, d'un timbre cristallin dont la fraîcheur causa une volupté inattendue à Andranik, attentif :

— Anahid...

Il répéta les trois syllabes fluides et découvrit soudain qu'elles composaient le plus joli prénom arménien qui fût. Elle l'écoutait, extasiée, surprise à son tour de trouver tant de grâce à ce nom qui était le sien, et qui chantait comme une musique entre ces lèvres illustres.

Andranik s'assit près d'elle. Il était avide d'apprendre mille détails sur son humble vie quotidienne.

— D'où viens-tu?...

Son bras esquissa un geste assez imprécis vers la vallée, désignant un village blotti au pied des monts, autour d'un clocher arrondi sous le ciel ensoleillé.

— De Chenik, où mes parents possèdent une maison...

— Heureux village! songea-t-il.

Plusieurs fois, il l'avait traversé, et déploierait maintenant de n'avoir jamais croisé en chemin cette jolie fille pudique et confiante. Se pouvait-il qu'il eût vécu tant de jours sans la connaître, et qu'il n'eût pas souffert de cette ignorance du bonheur? Fallait-il au contraire remercier le destin qui lui avait réservé cette magnifique compensation à sa retraite dans la montagne, à la rigueur des combats?

Il la priait de parler, de parler encore, autant pour entendre le timbre délicieux de cette voix que pour mieux pénétrer dans cette âme qui se révélait sans mystère.



*Il fouetta Khalil comme un esclave.*



Il sut qu'Anahid avait vécu jusqu'à ce jour dans l'attente d'un amour plus grand que tous les autres. Elle était demeurée sourde aux déclarations passionnées de ses admirateurs. Un pressentiment l'avertissait d'un sort choisi, et digne de susciter l'envie de ses compagnes... Hautaine, inaccessible aux tentations vulgaires, elle se gardait toute pour le mystérieux bien-aimé promis à sa beauté, à sa vertu. D'avance, elle le chérissait, car il serait courageux et beau.

La téméraire odyssee d'Andranik avait ébranlé ce bouclier d'indifférence derrière lequel elle s'abritait. La gloire du guerrier obséda sa pensée. Elle se prit à envier, comme toutes les Arméniennes, celle qu'il choisirait entre toutes pour en faire sa compagne.

— Comme tous nos compatriotes, j'avais entendu vanter tes exploits, Andranik. Je te savais l'ennemi implacable du Kurde, le champion magnanime de notre patrie. J'ai voulu te voir. Et pour réaliser ce désir, j'ai suivi les filles de Chénik qui m'assuraient qu'on pouvait te rencontrer dans ces parages. Elle ne m'avaient pas trompée. tu vois...

Elle riait doucement, et Andranik voyait luire ses dents éclatantes, égales, semblables à des grains de riz entre ses lèvres humides et pourpres.

Il n'osait encore se pencher vers elle pour cueillir le baiser dont sa propre bouche avait soif. Il ferma les yeux pour revoir Anahid telle qu'elle lui était apparue en songe, consentante, déjà conquise.

Elle le regardait, troublée, sans parvenir à deviner le cours exact des pensées qui s'agitaient sous ce front altier. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit le regard interrogateur d'Anahid attaché à lui. Alors, ainsi que dans son rêve, il enveloppa la taille ployante de la jeune fille et s'inclina sur le visage qui s'abandonna à ses caresses. Ils goûtèrent une extase infinie, pendant l'espace de quelques secondes dont ils devaient garder, l'un et l'autre, l'impérissable souvenir. Le même rythme impérieux et tendre faisait battre leurs cœurs. La notion du temps s'abolissait en eux. Enfin, ils dénouèrent leur étreinte et se contemplèrent, halepants, avec le même regard de gratitude sans bornes.

Ils n'eurent point besoin de paroles pour comprendre que, chaque jour, à la même heure, ils se rencontreraient au même

endroit. Leur mutuelle tendresse les enchaînait mieux que la promesse la plus solennelle. Ils acceptaient sans déchirement la nécessité de la séparation quotidienne, du mystère qui devait envelopper leur amour.

Andranik put croire, en cet instant ineffable, que la douceur céleste du paysage entrevu durant son sommeil descendait sur la terre apaisée. Il n'était plus seul. Comme tant d'autres soldats, il pourrait, entre deux batailles, évoquer une claire image et souhaiter pour prix de sa vaillance la tiédeur de deux beaux bras noués autour de son cou.

Anahid, après de longs instants de méditation heureuse, se leva avec un faible soupir :

— Il faut que je rentre, dit-elle. Ma mère s'inquiéterait de ne pas me voir revenir de la source !

Elle se baissa pour saisir la cruche pleine dans laquelle se mirait un coin de ciel azuré. Son regard se tourna, limpide, vers Andranik. Elle demanda :

— Veux-tu boire un peu de cette eau fraîche ?

Il accepta avec empressement, certain qu'aucune ambrosie ne serait aussi délicieuse que cette eau jaillie du rocher puis offerte par les belles mains d'Anahid.

Et la jeune fille s'inclina vers lui, avec toute la grâce antique de la Samaritaine offrant à boire au doux maître qui l'en avait priée. La gravité charmante et charitable de ce geste enchantait le héros. Il but lentement, sans quitter des yeux la jeune fille souriante. Lorsqu'il fut désaltéré, Anahid, songeuse, répandit sur l'herbe l'eau qui restait encore dans la cruche : il lui semblait que nul n'était digne de boire après le guerrier. Elle le salua avec une tendre fierté, puis, comme la veille, elle reprit le chemin du village.

Mais cette fois sa marche était plus lente, alourdie d'un regret et d'une promesse... Et la belle Anahid se retourna souvent, pour apercevoir la haute silhouette immobile qui répétait pour elle le signe amical : « Au revoir, aimée... Au revoir ! »

#### IV

A dater de ce jour, les deux amoureux se rencontrèrent quotidiennement à la même place. Ils échangeaient des confidences ainsi que de vieux amis liés par un passé commun.

Anahid frémissait d'orgueil et d'admiration, lorsque Andranik lui confiait ses rêves d'enfant, et son impatience de devenir un homme pour délivrer l'Arménie. Andranik se sentait bouleversé de pitié, de tendresse quand la voix argentine lui faisait le récit des malheurs subis par le village de Chénik. Il s'attendrissait sur le sort de cette enfant qui, si jeune, avait appris l'angoisse. Elle citait des parents massacrés, racontait le désespoir des survivants ruinés, le lamentable aspect des maisons fumantes, des étables vides :

— Dans nos prières, nous supplions alors le ciel de nous envoyer un vengeur... Et tu es venu ! Nous avons tous reconnu en toi celui que nous espérons !

Elle pressait entre les siennes les mains viriles du héros, ces mains qui savaient si bien tenir le fusil et la dague, ces mains autoritaires qui se faisaient si douces pour elle.

Anahid ne pouvait croire à l'immensité de son bonheur, lorsqu'elle songeait, en contemplant Andranik assis tout près d'elle :

— Je suis justement celle-là que je souhaitais être et que toutes les autres jeunes filles envient ! Il m'aime...

Cette vénération qui prêtait un caractère presque religieux à son chaste amour touchait Andranik. Il la questionnait parfois :

— Que dit-on de moi, dans la plaine ?

Il espérait de cette bouche adorée l'écho fidèle des propos de tout un peuple impatient.

— On dit que, grâce à toi, l'Arménie pourra triompher de ses tyrans et retrouver la paix des Etats libres. On dit que le ciel t'a choisi pour chasser l'infidèle de notre sol chrétien... Et les paysans chantent des couplets en ton honneur...

— Chante-les, toi ! supplia-t-il.

Et, sans se faire prier, elle chantait avec une ardente fierté :

*Tu planes comme un aigle, Andranik,  
Sur les sommets des montagnes.  
Tu fais retentir terre et ciel de tes exploits.  
Que les monts géants t'abritent,  
Maître et protecteur de notre Patrie,  
Andranik !  
Quand les Kurdes et les Turcs entendent  
[ton nom,  
Ils ramperont comme des serpents vers leurs  
[repaires !*

Andranik hochait la tête. Cette chanson, ses soldats l'avaient chantée dès leurs premières victoires, en signe de reconnaissance. Elle avait autant d'âpre allégresse, en passant par cette voix fraîche que lorsque plusieurs centaines de poitrines d'hommes la jetaient vers le ciel.

Le guerrier respirait largement ce naïf encens qui, loin de le griser, lui inspirait le désir de se montrer toujours digne de tant de confiance, et de l'affection de son peuple.

Les soldats d'Andranik ignoraient l'idylle de leur chef. Pour tous, il demeurait le héros uniquement épris de liberté. Seul, Hraïr, l'ami de toujours, avait deviné le tendre roman. Nul ne connaissait aussi bien que lui le cœur humain de son compagnon d'enfance. Et, de toute son âme l'ami fraternel se réjouit à la pensée qu'une femme serait la tendre confidente d'Andranik et lui prodiguerait l'amour dont il était digne. Car Hraïr, en homme simple qu'il était, ne croyait pas indispensable qu'un héros fût condamné par le sort à un isolement de captif.

L'idylle lui parut d'autant plus naturelle qu'Anahid était d'une rare beauté, et bien faite pour captiver le cœur d'un héros.

Cependant, à quelque temps de là, les espions de Khalil bey signalèrent à leur maître qu'on avait aperçu l'insaisissable Andranik aux environs du village de Chénik. Il s'y promenait, affirmait-on, en compagnie d'une Arménienne admirablement belle. Et sans nul doute, il devait camper non loin de là, afin de n'être jamais trop éloigné de sa bien-aimée.

Le Musulman, à cette nouvelle, eut un sourire victorieux et cruel.

— Par le Prophète, s'écria-t-il, je crois que cette fois nous parviendrons à réduire à merci ce fils de chacal qui ose braver notre pouvoir et réclamer l'indépendance pour ses compatriotes ! Ce héros n'est qu'un homme comme les autres... et je suis certain qu'il va tomber comme un enfant dans le piège que je vais lui préparer !

Déjà, le bey imaginait les tortures inédites par lesquelles il punirait l'audace de cet adversaire qui le tenait en échec depuis de si long mois, au risque de compromettre le prestige militaire de Khalil aux yeux des Kurdes sans cesse vaincus.

Et quelques jours plus tard, Khalil bey ordonna une expédition contre le village de Chénik. L'espion qui l'avait si bien rensei-



*Andranik se réfugia dans la montagne.*

gné devait en faire partie, et désigner aux cavaliers la beauté chère au guerrier arménien.

Une galopade effrénée qui soulevait à l'horizon un nuage de poussière apprit à la population tremblante d'effroi que les cavaliers kurdes tentaient une incursion à travers Chénik. Des lamentations s'élevèrent de toutes parts, cependant que l'exode s'organisait aussitôt, lamentable. Dans les voitures, les femmes entassaient pêle-mêle les pièces de monnaie, les vieux bijoux de famille, les enfants en bas âge et quelques hardes. Un long cortège se formait. Hommes, vieillards, femmes, enfants et bestiaux fuyaient, en un pittoresque désordre, le même danger. Les paysans n'osaient même pas se retourner vers leurs maisons abandonnées, tant était grande leur crainte de voir rougeoyer sur le ciel les lueurs de l'incendie qui anéantissait peut-être en cet instant leur demeure et tant de souvenirs enclos en leurs vieux murs...

Les femmes serraient leurs mantes autour d'elles, d'un geste de défense instinctive et de pudeur alarmée, comme si elles sentaient déjà s'abattre sur elles la main brutale des ravisseurs.

Et les enfants pleuraient, sans comprendre, inquiets de ne plus reconnaître les traits crispés de leurs parents...

Pourtant, à la profonde stupéfaction des habitants demeurés à Chénik, les Kurdes ne s'attardèrent pas à incendier les maisons comme ils se plaisaient à le faire d'habitude en manière de bravade. Mais un cavalier mit pied à terre devant la demeure d'Anahid et pénétra dans la ferme. Furieux de n'avoir pu y trouver celle qu'il cherchait, il se remit en selle et parcourut au galop le village, s'élançant à la poursuite des fuyards.

Sans doute, elle était parmi cette troupe morne, épouvantée, qui abandonnait Chénik !

Il n'eut, en effet, pas de peine à la reconnaître. A coups de fouet, il se fraya un passage à travers le misérable troupeau humain qui encombrait la route et se recommandait à Dieu.

Il se pencha un peu, saisit la jeune fille par la taille, et sans tenir compte de ses cris ni de ses efforts pour se libérer, il l'installa rudement sur sa monture, devant lui.

Anahid sanglotait, serrée entre l'encolure du cheval et le cavalier qui riait de toutes ses dents. De ses petits poings rageurs, elle

frappait la poitrine du Kurde, qui riait de plus belle, et semblait ne pas même sentir ses coups. Elle gémissait, ivre de révolte, affolée de honte à la seule idée de devenir la proie du vainqueur, accablée de douleur à la pensée d'Andranik.

Sa voix, brisée de sanglots, jetait éperdument vers le ciel le nom chéri, comme si le héros eût pu l'entendre et, de sa retraite, accourir à son appel :

— Andranik !... Au secours !... Ne m'abandonne pas !

— A quoi bon crier ainsi ! ricanait le Kurde. Il ne peut t'entendre ! Et pour le châtier de sa rébellion, Khalil bey fera de toi son épouse !

Anahid pleurait et priait. Seul, peut-être, un miracle pouvait la sauver... Si infinie que fût sa confiance en son bien-aimé, elle sentait défaillir son courage, et la peur glacer ses membres. Elle souhaita la mort, plutôt que la honte d'un tel emprisonnement !

Le cavalier, triomphant, rapportait à son maître cette proie de choix que Khalil bey attendait, impatient. Sur Anahid, il se vengerait des affronts que lui avait infligés son vainqueur ! Et puisque Andranik aimait tant la jeune fille, nul doute qu'il ne cherchât à la reprendre et vint ainsi se jeter au milieu de ses ennemis. Car l'amour rend téméraires les plus sages !

Les deux Kurdes qui accompagnaient le ravisseur avaient fait demi-tour pour le suivre. Et les habitants de Chénik, ébahis, cherchaient à comprendre pourquoi l'expédition de leurs ennemis s'était bornée à un si maigre butin...

Lentement, retenus par une invincible défiance, ils réintégraient leurs maisons, stupéfaits de les trouver intactes.

Seul, Vardo, le vieux père d'Anahid, se lamentait du rapt et suppliait la Providence de punir les misérables qui avaient osé convoiter la perle de l'Arménie !

Dans le jardin adossé à la maison, deux serviteurs gisaient, tués par les Kurdes alors qu'ils tentaient de s'opposer à leur intrusion chez Vardo.

Là-haut, tout près de la source, Andranik attendait, fidèle au rendez-vous quotidien.

— Comme elle tarde aujourd'hui ! se disait-il. M'aimerait-elle déjà moins ? Qui peut la retenir loin de moi, à cette heure qui m'appartient ?

L'amour, prompt à l'inquiétude, s'alar-

maît, cette fois, à juste titre. Les yeux désolés d'Andranik ne voyaient pas s'avancer, sur la route déserte, la silhouette adorée, impatientement espérée.

Andranik s'exhortait au calme :

— A quoi bon supposer le pire? Sans doute Anahid a-t-elle été retenue chez elle par quelque tâche urgente... Tout à l'heure, elle accourra et j'oublierai tout en la voyant paraître !

Cependant, un bruit de galop surprit Andranik au milieu de sa rêverie mélancolique. Hraïr s'élançait vers lui, et le guerrier vit, à la mine bouleversée de son ami, qu'il venait lui apprendre quelque événement grave.

Hraïr, haletant et pâle, jeta d'une voix brève :

— Andranik, il faut que tu saches... Khalil bey vient d'envoyer une poignée de cavaliers à Chénik...

— A Chénik !... sursauta le héros, qui pressentait un malheur. Alors?... Vite, parle !

Hraïr contempla le masque d'Andranik soudain blêmi par l'angoisse. Comme il allait souffrir, quand il saurait ! Mais il fallait lui apprendre la navrante nouvelle :

— Trois cavaliers ont attaqué la maison de Vardo... Ils ont enlevé Anahid et massacré deux serviteurs.

La pâleur d'Andranik s'était accentuée, au point de prêter à ses traits une apparence de statue mortuaire.

— Ils ont enlevé Anahid !... fit-il d'une voix rauque, chargée de haine, de révolte et de douleur. Et moi qui accusais la pauvre petite de me faire attendre !... Oh ! Hraïr ! Il faut la sauver, entends-tu ? Il faut la leur reprendre ! Mon cheval ! Vite !...

Il martelait ses phrases avec une énergie désespérée. Hraïr hocha la tête.

— Prends garde, Andranik... Ne va pas t'exposer seul contre les Kurdes ! C'est peut-être un piège tendu à ta douleur...

Andranik s'était mis en selle et galopait déjà. Hraïr régla sur le cheval de son ami l'allure de sa bête. Tous deux s'élançaient, botte à botte, à la poursuite des ravisseurs. Andranik ne voulait rien entendre des conseils de prudence que lui prodiguait son ami :

— Prends garde ! Alerte au moins une partie de tes hommes !

— Et pendant ce temps, les Kurdes pourront atteindre le camp de Khalil bey et

remettre à ce monstre leur prisonnière ! Non, non ! Dussé-je combattre seul contre toute une troupe, je la sauverai !

— Tu ne combattras pas seul ! rectifia doucement Hraïr. Tu sais bien que je ne t'abandonnerai pas !

Tout le long de la route, Andranik exhala sa souffrance :

— Comprends-tu, Hraïr, ce que deviendrait ma vie, si je savais Anahid aux mains de Khalil bey ? Comme elle doit attendre mon intervention ! Fou que j'étais de ne pas aller au-devant d'elle, quand je vis passer l'heure de notre rencontre ! Au moins, j'aurais été prévenu plus tôt, je l'aurais peut-être déjà rejointe !

Ses éperons piquaient jusqu'au sang les flancs de sa bête. Il fonçait dans la direction des Kurdes qu'il voyait au loin, points noirs et mouvants au milieu d'une gloire de poussière.

— Plus vite ! Plus vite !... grondait en lui une voix ardente.

Hraïr, silencieux, conservait la même allure, au côté de son ami. La distance diminuait entre les Kurdes et eux. Les montures des Musulmans, déjà fatiguées par une première course, ne pouvaient rivaliser d'élan avec les chevaux des deux Arméniens.

L'un des cavaliers de Khalil bey qui suivait le ravisseur d'Anahid se retourna soudain, car il lui avait semblé percevoir l'écho des sabots heurtant de leurs foulées régulières et rapides le gravier de la route.

— Par Mahomet ! gronda-t-il, voici deux Arméniens qui se rapprochent.

— Entraînons-les vers le camp ! conseilla celui qui marchait en tête, et portait Anahid en travers de sa monture.

Deux Arméniens !... La jeune fille ne douta pas qu'il ne s'agit d'Andranik et de son inséparable ami.

— Je suis sauvée ! songea-t-elle.

Et ses yeux s'irradièrent d'espoir.

Mais le Kurde, penché vers elle, eut un regard si flamboyant de menace qu'elle se reprit à trembler.

Déjà, des coups de fusil crépitaient. Andranik ouvrait le feu sur les cavaliers de Khalil. L'un d'eux fit entendre une sourde exclamation de souffrance, porta vivement sa main droite à son épaule gauche, traversée par une balle. La douleur fut si vive

qu'il chancela et tomba de cheval sur la route.

Andranik exultait :

— Plus que deux, maintenant! murmura-t-il. La partie est égale.

— C'est lui! C'est lui!... balbutiait Anahid, défaillante. Ah! je savais bien qu'il ne me laisserait pas aux mains des Musulmans!

Et ses yeux splendides jetaient un défi joyeux à la face pâlie de son ravisseur.

Fidèle à la consigne reçue, et plein de haine pour cet Arménien qui, si souvent, avait infligé aux Kurdes l'humiliation de la défaite, l'envoyé de Khalil ricana :

— Tu n'es pas encore libérée, chienne!... Et ton prétendu défenseur pourrait bien plutôt causer ta mort!

Sous les coups de Hraïr, un second cavalier venait de s'abattre avant d'avoir pu brandir son large cimenterre.

Cette fois, le survivant ne put réprimer un grondement de rage folle. Ce damné Andranik allait encore triompher de lui!...

Hardiment, il fit face aux deux héros et souleva Anahid, affaissée contre l'encolure du cheval. Il se faisait un vivant bouclier du corps de la jeune fille.

Andranik n'osait plus tirer, de crainte d'atteindre la bien-aimée qui lui souriait doucement, résignée à périr de la main chérie plutôt que de suivre le Kurde.

— Le lâche! haleta Andranik. Exposer une femme aux balles d'un ennemi!... Croit-il m'échapper par cette ruse? Je sais, aussi bien que lui, jouer du poignard, et vais le lui prouver.

Andranik lança son cheval tout contre celui de son ennemi. Sa main droite brandissait une lame acérée, prête à s'enfoncer dans le côté du Kurde.

Mais ce dernier répondit à la menace de l'Arménien par une autre menace, terrible. Lui aussi, il tira de sa large ceinture une dague qu'il éleva au-dessus de la gorge renversée d'Anahid :

— Giaour! Tu ne reprendras pas à mon maître cette femme qu'il avait désirée! cria-t-il.

En même temps, il faisait faire un écart sur la gauche à son cheval, afin d'échapper à l'arme d'Andranik.

Le héros ne quittait pas des yeux la victime immobile que, d'un geste, le Musulman allait égorger devant lui, avec une implacable cruauté de vaincu qui veut, avant

de mourir, braver une dernière fois son vainqueur.

Prompt comme la foudre, Andranik lança son fusil dans la direction du Kurde, de telle sorte que la crosse vint s'interposer entre Anahid et le poignard qui s'abaissait vers elle.

L'arme vint s'enfoncer dans cet obstacle imprévu, cependant que, de sa main restée libre, Andranik, éperdu d'indignation, plantait sa dague entre les deux épaules du Kurde.

L'homme s'inclina sur la droite en vomissant un flot de sang.

Andranik, indifférent à cette agonie, enleva Anahid entre ses bras vigoureux et la plaça, lui aussi, en travers de sa selle.

Il n'entendit pas les hurras émerveillés de Hraïr. Il voyait seulement la jeune fille, plus belle que jamais dans sa pâleur mortelle, qui lui souriait avec des larmes de reconnaissance.

Toujours au galop, il regagna Chénik, où le vieux Vardo priaït pour la délivrance de sa fille. Anahid noua ses beaux bras tremblants autour du cou de son héroïque défenseur :

— Ma vie t'appartient, ô mon maître, murmura-t-elle... Car sans toi je serais morte de honte, au fond du harem de Khalil!

Elle se vouait à lui, corps et âme, avec ferveur. Il serra contre lui le cher fardeau. Une inexprimable félicité succédait à l'ardeur meurtrière et vengeresse qui l'animait tout à l'heure :

— Jamais victoire ne me fut aussi douce que celle-ci... dit-il, en baisant les cheveux d'Anahid.

Les villageois attendaient, anxieux, le retour d'Andranik. Ils savaient bien que, si leur défenseur avait succombé, les Kurdes auraient célébré leur victoire par de nouvelles cruautés... Alors, c'en serait fait de leur vieux rêve! L'Arménie perdrait son libérateur promis!

Lorsqu'ils reconnurent, au tournant de la route, les deux bonnets d'astrakan gris, les paysans firent retentir les airs de leurs vivats frénétiques :

— Andranik!... C'est lui!... Il ramène Anahid! Et Hraïr l'accompagne! Vivent, vivent nos deux héros! Mort aux Kurdes!

Ils se ruèrent, enthousiasmés, au-devant des deux cavaliers. Chacun voulait toucher la botte, le pantalon ou la main du guer-



*Anahid, la plus belle fille de la vallée.*

rier. Des adolescents, subjugués par le prestige du héros national, saisissaient son cheval par la bride et l'obligeaient à aller au pas, afin de promener triomphalement le sauveur d'Anahid au milieu du village.

Andranik se laissait faire. Il ne ressentait nul orgueil, en face de tant de démonstrations presque idolâtres. Anahid était sauvé : rien ne pouvait l'émouvoir davantage, ni plus délicieusement, que la certitude de la sentir sienne, en dépit de Khalil bey.

— Ne nous attardons pas ici ! conseilla Hraïr. Khalil peut profiter des réjouissances organisées par les paysans en ton honneur pour essayer d'attaquer le camp en cernant le pied de la montagne.

— Tu as raison ! approuva Andranik.

Modeste comme à son habitude, il se déroba aux effusions de ses compatriotes et regagna sa retraite pour parer à toute éventualité fâcheuse.

Anahid soupira bien fort de le quitter. Elle aurait voulu demeurer éternellement blottie contre la poitrine du héros, si légère qu'elle ne faisait pas ralentir l'allure du cheval, heureuse de partager les dangers et la gloire du bien-aimé. Mais, hélas ! la place d'une jeune fille n'était point au camp arménien, et elle dut se contenter d'accepter un simple rendez-vous pour le lendemain, rendez-vous que pouvait compromettre une attaque de Khalil bey.

Cependant, le guerrier se montrait soucieux. Il s'étonnait de sentir faiblir en lui l'ardeur qui, depuis l'enfance, le poussait invinciblement vers l'unique but de sa vie. Il se surprenait à souhaiter la douceur du repos, la quiète sérénité de l'amour auprès de cette jeune fille dont il rêvait de faire sa compagne. Sans cesse apparaissaient devant lui les traits admirablement modelés, la longue chevelure et la svelte silhouette de l'aimée; elle surgissait des buissons, des rochers, de l'horizon bleu, des nuages. Elle peuplait de son impalpable et muette présence la solitude d'Andranik envoûté.

Il dut convenir que le rapt d'Anahid avait suffi à ranimer en lui le désir sacré de la vengeance. Maintenant, ce n'était plus uniquement pour l'Arménie qu'il combattait, mais encore pour Anahid que l'infâme Khalil bey osait convoiter ! Dans l'esprit du héros, l'Amour et le Devoir se confondaient maintenant. Il eut honte de se sentir dominé par une passion qui ôtait à son rôle de libé-

rateur son noble caractère de désintéressement.

Accablé d'incertitude, et tout près de douter de lui-même, il appuya son front brûlant comme un tronc d'arbre dont il ne perçut même pas la rugosité. Il ferma les yeux, attentif aux battements précipités de son cœur ainsi qu'aux symptômes d'un mal dont il voulait guérir.

— Pourquoi cette image me poursuit-elle ? gémit-il. J'ai voué ma vie à ma nation. Je n'ai pas le droit d'ambitionner d'autre bonheur que sa délivrance !

Une nouvelle vision, née de sa fièvre, flotta devant ses yeux extatiques. Il reconnut la longue robe endeuillée, les mains pâles, enchaînées, que l'imagerie populaire prêtait à l'Arménie. Que de fois, enfant, il avait rêvé, les yeux pleins de larmes, devant ce touchant symbole féminin de la patrie captive ! La face parfaitement belle et triste de l'image lui inspirait autant de fervente admiration que de filiale tendresse.

Maintenant, il lui semblait que l'émouvante incarnation de l'Arménie se tenait devant lui, légèrement inclinée, suppliante et doucement autoritaire à la fois. Il y avait comme un reproche dans ses grands yeux résignés, dans ses lèvres tremblantes. Et ses cheveux épars flottaient dans l'air comme un voile funèbre. Elle éleva ses mains translucides, aux fins poignets meurtris par de pesantes chaînes. Et Andranik crut entendre l'apparition murmurer :

— Tu ne dois aimer que moi, ta Patrie... Tu es mon champion. De ta fidélité sans défaillance dépend mon sort. Laisse à d'autres les plaisirs faciles et la molle félicité du foyer ! Ceux-là peuvent se contenter de vivre seulement dans le présent qui ne légueront point aux générations futures un nom aussi glorieux que le tien !

Andranik hochà la tête, vaincu par cette voix qu'il était seul à percevoir dans le grand silence de la montagne.

— Oui, je sais bien... soupira-t-il. Que de fois déjà ne me suis-je répété cela !... Je n'aime que toi, toi seule. Je suis ton soldat.

Sa parole, lente et réfléchie, avait toute la force et la solennité d'un serment. Il se revit, enfant, au sortir de la classe, quand il avait fait pour la première fois cette promesse à sa patrie :

— Non, je n'ai point changé. Mon cœur est demeuré fidèle à sa vocation qui l'isole

des autres hommes et fait d'eux leur chef obéi...

Mais voici — ô miracle ! — que l'apparition lui sourit, et qu'il reconnaît dans ce sourire celui d'Anahid. Les traits de l'image familière à ses yeux d'enfant sont exactement ceux de la jeune fille. Il reconnaît sa chevelure, son front songeur, ses yeux insondables, son corps mince et robuste, sa grâce altière et tendre. A présent, il lui semblait voir Anahid vêtue de noir, enchaînée. Il ne sut plus distinguer en lui laquelle des deux visions lui était la plus intolérable, de la patrie captive, ou de 'a bien-aimée prisonnière. Il confondait en une même tendresse l'Arménie et l'Arménienne qui en représentait à ses yeux la personnification vivante. Dès leur première rencontre, il avait été frappé de cette ressemblance. Elle s'accusait, maintenant, au point de fondre en un même culte les deux passions qui se partageaient le cœur du héros.

Pensif, il alla rejoindre Hraïr. Bien qu'il n'eût jamais fait de confidences à son inséparable compagnon, l'affection que lui avait vouée Hraïr était si grande que celui-ci, depuis de longues années, lisait clairement en Andranik sans qu'il fût besoin de paroles. Plusieurs fois, il avait aperçu, de loin, le guerrier en compagnie de la belle fille et, discrètement, s'était écarté de leur route, en bénissant le ciel qui permettait au héros de connaître les meilleures joies terrestres. Aussi, lorsqu'il vit Andranik rêveur, il ne songea pas un instant à accuser Anahid d'indifférence, mais devina qu'un combat se livrait dans l'âme de son ami. Il sut le distraire, en évoquant mille souvenirs lointains qui emportaient l'esprit d'Andranik loin de ce présent inquiet. Et, grâce à l'affectueuse ingéniosité de son ami, Andranik veilla ce soir-là presque gaîment, devant la flamme dansante du feu.

Quelques jours passèrent sans apporter de changement chez l'un ou l'autre des adversaires. Khalil bey ne manifesta aucune velléité d'offensive. Les Arméniens veillaient, prêts à combattre à la moindre alerte.

Un soir, les habitants de Chénik, assis devant leur porte, respiraient paisiblement l'air nocturne. L'heure était délicieuse de fraîcheur et de calme, après une chaude journée. La terre, comme engourdie des ardeurs du soleil, exhalait un tiède parfum d'humus fertile et de végétaux épauouis. Les hommes fumaient sans mot dire.

Les vieilles femmes filaient leur quenouille avec une promptitude machinale qui se passait aussi facilement de lumière que d'attention. Les plus jeunes berçaient sur leurs genoux les bébés somnolents. Des enfants couraient et riaient à travers le village. Il semblait que toute menace fit trêve. Peu à peu, l'optimisme pénétrait dans chaque âme sous la forme de l'espoir. Lors du dernier passage des Kurdes, le village n'avait-il pas été épargné? Si Khalil avait voulu se venger de l'intervention d'Andranik, il eût pillé Chénik le lendemain même, en signe de représailles. Puisqu'il s'en était abstenu, cela signifiait clairement qu'il avait peur d'Andranik, peur de ses soldats, peur de la défaite. Il n'oserait plus s'aventurer si près de la retraite du héros! Chénik était un village privilégié. Le voisinage du héros le protégeait mieux que tous les talismans du monde!

Un vieillard qui revenait de se promener dans un champ voisin, vint s'asseoir près d'un villageois. Il le salua familièrement et voulut lui faire partager sa joie :

— Les épis sont pleins, cette année. Dieu soit loué! Nous aurons une belle récolte.

Il égrenait sur les genoux de son voisin un épi mûr. L'autre approuva :

— Oui... La moisson commencera bientôt. Puissent les Kurdes nous la laisser faire!

— Bah! tout n'est-il pas tranquille, en ce moment?

— En ce moment, oui. Mais avec ces démons d'infidèles, peut-on jamais répondre du lendemain?

— Nous avons connu des saisons de répit. Pourquoi celle-ci n'en serait-elle pas une?

— Le ciel t'entende! souhanta l'interlocuteur du vieillard, fataliste, car il savait bien que le sort se plaît trop souvent à déjouer les humaines espérances.

— Andranik veille! riposta le vieillard, d'un ton de reproche, comme s'il faisait grief à son voisin d'un tel manque de confiance.

— Mais oui, Andranik veille! répétèrent, autour de lui, plusieurs voix enthousiastes.

Et toutes les têtes se tournèrent instinctivement vers la montagne qui se profilait, massive, sur le ciel serein. Là-bas, invisible mais vigilant, le défenseur de l'Arménie montait sa garde habituelle, et cette simple certitude submergeait de reconnaissance le cœur des opprimés.

Le pessimiste qui, tout à l'heure, semblait redouter un retour offensif des Kurdes n'insista pas, devant un argument si péremptoire !

Un troupeau conduit par un adolescent rentrait à l'étable, sans hâte. Les silhouettes des bêtes et du berger s'enlevaient, vigoureuses et sombres, sur le ciel où traînaient encore quelques lueurs de couchant bientôt voilées d'ombre progressive.

Quelques femmes allumèrent du feu, pour prolonger la veillée. Des chariots ramenaient au village les cultivateurs qui s'étaient attardés dans les champs les plus éloignés, et des saluts s'échangeaient entre amis.

Soudain, l'écho bien connu d'une cavalcade se fit entendre, troublant d'une subite surprise les villageois attentifs.

Qui pouvait ainsi galoper à cette heure, venant de la plaine et se dirigeant vers la montagne? Étaient-ce des soldats d'Andranik qui venaient apporter à leur chef d'urgentes nouvelles?

Des enfants gagnèrent le bord de la route, afin de savoir plus vite. Quelques hommes les suivirent. Leurs yeux inquiets scrutaient l'horizon.

Et brusquement ils reconnurent, dans le soir tombant, sous les premiers rayons de la lune, les clairs oripeaux, les turbans musulmans et la luisance des armes chères à leurs ennemis.

Aussitôt, ces guetteurs bénévoles revinrent en toute hâte vers le village. Leurs bouches blêmies lancèrent le cri d'alarme qui, depuis des siècles, avait épouvanté tant de générations :

— Les Kurdes !... Voici les Kurdes !

A ce cri, une panique folle s'emparait des Arméniens. Ceux qui possédaient des chariots se pressaient de les atteler, d'y entasser, avec l'aide des femmes et des enfants, tout ce qui était transportable. Une fébrilité silencieuse agitait ces malheureux êtres qui cherchaient dans la fuite le seul espoir de salut.

D'ordinaire, les fuyards se groupaient, et suivaient sans bruit les chemins les plus abrupts, les moins accessibles à qui ne connaissait pas parfaitement la région.

Mais cette fois un habitant de Chénik observa :

— Il y a seulement trois cavaliers... Que peuvent-ils nous vouloir?

— Le reste de la troupe les suit, sans

doute ! opinèrent les plus effrayés. Mieux vaut fuir que d'attendre !

Les femmes, angoissées, tenaient les enfants pressés contre leurs amples jupes et s'efforçaient de les consoler sans parvenir à calmer la terreur de ces innocents, — terreur qu'elles-mêmes partageaient avec plus d'affreuse lucidité.

— Non... Il n'y a pas d'autres cavaliers à l'horizon ! affirmèrent des jeunes gens qui, montés au faite des arbres, surveillaient la route.

— Alors? Que faire? gémissaient les indécis, paralysés par le souvenir d'impitoyables razzias.

— Il vaut mieux, pour la sécurité de nos habitations, que nous demeurions ! conseillèrent les plus hardis. Contre trois cavaliers seulement, nous sommes assez nombreux pour espérer qu'il ne leur prendra pas fantaisie d'incendier toutes les maisons !

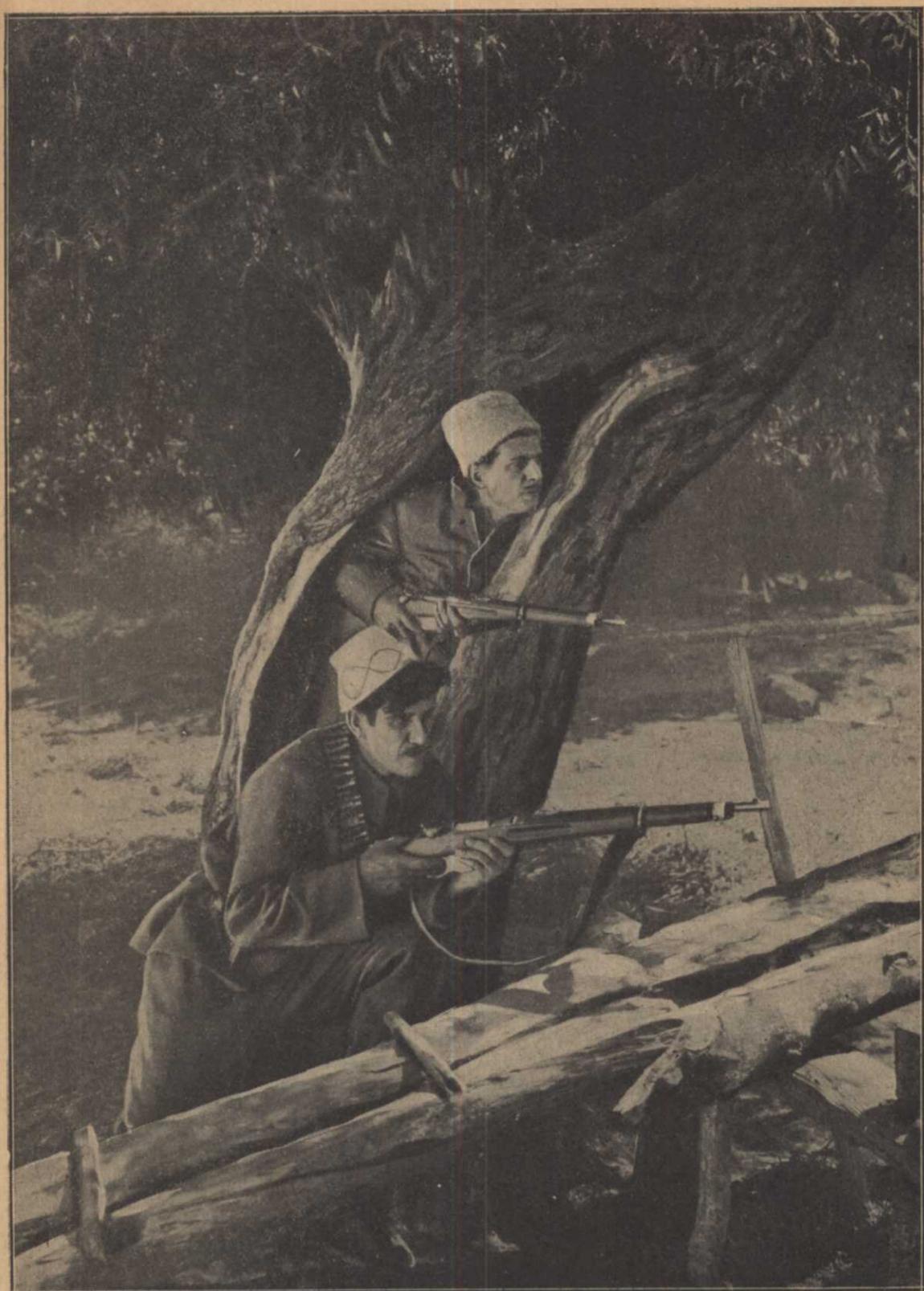
La proximité des troupes d'Andranik inspirait aux villageois une confiance telle qu'ils envisageaient même la possibilité de combattre leurs ennemis, pensée qui, naguère, eût paru follement téméraire aux Arméniens.

Cet avis recueillit la grande majorité des suffrages. Un groupe d'hommes se forma, pour recevoir les peu rassurants visiteurs. Mais pour plus de précaution, les femmes et les enfants reçurent l'ordre de se cacher de leur mieux pour échapper à la vue de leurs persécuteurs.

Les cavaliers approchaient. Ils passèrent en trombe devant les premières maisons du village. Un silence de mort planait sur Chénik. Les hommes s'étaient réunis sur la place principale. C'est là que les cavaliers s'arrêtèrent.

L'un d'eux, l'envoyé habituel de Khalil bey, mit pied à terre et, le fouet en main, s'avança vers les villageois immobiles dans l'attente de ses paroles. Il les toisait avec une arrogance qui fit serrer les poings des Arméniens et leur fut aussi sensible qu'une insulte. Fièremment et tout en agitant son fouet d'une main nonchalante mais expressive, il prononça :

— Le bey, mon maître et le vôtre, m'envoie vous porter son ultimatum. Il sait qu'Andranik est actuellement dans ces parages. Vous devez connaître l'endroit exact de sa retraite. Si, dans les vingt-quatre heures, vous ne le livrez pas, le village sera bombardé !



*Andranik et Hraïv combattaient toujours côte à côte.*

Un murmure de consternation parcourut les rangs des Arméniens. La perspective d'un bombardement suscitait chez les plus braves la terreur d'un danger nouveau.

— Mais... nous ne savons pas où se trouve Andranik ! murmurèrent-ils en échangeant des regards navrés. Comment le saurions-nous, du reste ?

— On l'a vu plusieurs fois dans ce village ! objecta le Kurde, implacable. En vingt-quatre heures, vous avez grandement le temps de vous renseigner. Sinon...

Il eut un rire sardonique de défi. Son fouet siffla dans l'air. Il se remit en selle, promena un regard de mépris sur le groupe accablé, fit caracoler sa monture. Puis, avant de tourner bride, il ajouta du bout des lèvres :

— Ah ! j'oubliais... Khalil bey exige que vous lui livriez, en même temps qu'Andranik, six jeunes vierges pour qu'il puisse oublier celle qu'il ne put faire enlever comme il le désirait, l'autre jour.

Il ne parut pas entendre le grondement de colère jailli de toutes ces poitrines et, pour disparaître plus vite, houscula les premiers rangs des villageois, non sans les menacer de son fouet afin qu'ils s'écartent plus vite sur son passage.

Longtemps, les Arméniens demeurèrent perplexes, tandis que décroissait au loin le bruit régulier de la cavalcade.

— Les Kurdes s'en vont ! dirent aux vieillards et aux femmes restés à l'intérieur du village les jeunes gens qui, du haut des arbres, observaient les événements avec l'angoisse que l'on devine.

— Ils n'apportaient donc qu'un message ?

— Sans doute... Et, Dieu merci ! ce ne fut pas long !

Ceux qui avaient reçu les redoutables ambassadeurs de Khalil bey revenaient vers leurs maisons. Les uns courbaient la tête, accablés. Les autres discutaient avec animation.

— Les monstres ! Exiger de nous que nous livrions le plus valeureux de nos compatriotes !

— Oser nous ordonner de livrer six jeunes filles en même temps que notre défenseur ! C'est par trop d'insolence !

Ils furent entourés par une foule anxieuse. Les questions se croisaient, haletantes, brèves :

— Eh bien?... Que voulaient-ils ? Qui les

envoie?... Qu'avez-vous promis, pour qu'ils partent si vite?...

— Nous n'avons rien promis ! affirmèrent-ils.

Et, tout vibrants encore d'indignation et de honte, ils mirent leurs concitoyens au courant de l'infâme marché qu'osait leur proposer Khalil bey :

— Livrer Andranik et six jeunes filles, ou subir un bombardement ! Telle est l'alternative devant laquelle nous place Khalil ! Vit-on jamais tant de cruauté unie à tant d'hypocrisie ? Il sait bien que sa proposition est inacceptable ! Il a trouvé simplement un prétexte qui lui permettra d'anéantir notre village !

Les yeux fixes, les mâchoires serrées, les bras ballants, les paysans paraissaient plier sous un faix trop lourd pour leur corps et leur âme.

— Que faire ?...

Aucun d'eux ne se sentait le courage d'émettre un avis. Vingt-quatre heures leur semblaient un délai dérisoire, insuffisant pour prendre une décision aussi grave.

Tous se tournèrent vers leur maire, Vardo, le père d'Anahid :

— Il faut tenir conseil... Tu es le chef de ce village, à toi de recueillir les avis de tous et de choisir le plus sage !

Et le bruit se répandit à travers Chénik qu'une assemblée de villageois allait se tenir sur-le-champ, tout près du moulin.

Les femmes allèrent se coucher. Avant de s'endormir, elles priaient, de toute leur âme, pour que la Providence inspirât leurs époux et leurs frères.

Seule, Anahid ne souhaitait pas le repos. Elle avait entendu de quelles conditions révoltantes devait être payé le salut de Chénik. Son cœur défaillait d'angoisse.

— Que vont-ils décider ? songeait-elle, livreront-ils Andranik pour sauvegarder leurs maisons, leurs champs ? Consentiront-ils à fournir six jeunes filles à Khalil ?

Elle frissonna d'effroi, certaine d'être choisie par le tyran au nombre des captives, pour châtier Andranik de s'être interposé entre le désir de Khalil et celle qui en faisait l'objet.

— Je veux savoir ! se dit-elle.

Et, prise d'une résolution farouche, elle se dirigea, elle aussi, vers le moulin, pour surprendre les propos de l'assemblée.

L'obscurité lui permit de se glisser, sans être vue, tout près des hommes réunis en

cercle au bord de la rivière. Les femmes ne prenaient jamais part aux discussions publiques. Vénérées par leurs époux autant que par leurs enfants, elles étaient les gardiennes du foyer, celles dont on sollicite volontiers l'avis, à la table de famille. Mais leur timidité et leur éducation les tenaient à l'écart des assemblées.

Anahid tendit l'oreille. Cachée derrière un arbre, elle voyait sans être vue, et pouvait entendre, bien que le clapotis régulier de l'eau contre les palettes de la roue du moulin la gênât un peu.

Vardo présidait, et sa fille voyait luire sous la lumière de la lune sa barbe blanche de prophète.

L'un des habitants de Chénik, qui comptait plus d'un parent au nombre des victimes des Turcs, songeait que cette menace n'était sans doute qu'un prétexte pour préparer de nouvelles exactions dans la région. Il frissonnait d'effroi, à la pensée de sa famille, de sa demeure livrées à la férocité des musulmans :

— Prenez garde ! Khalil bey semble décidé à exterminer Chénik !... Notre village sera rasé et nous serons tous massacrés, si nous ne livrons pas Andranik ! Car le bey doit surveiller les alentours, et s'apprêter à nous couper la retraite !

Anahid comprima à deux mains les battements désordonnés de son cœur. Elle crut que sa poitrine allait se briser, tant l'angoisse l'étouffait de son poids intolérable :

— Ils ne commettront pas un tel forfait ! gémit-elle, révoltée à la seule supposition d'une si grande félonie. Le livrer, lui, le héros chéri de ses soldats ! Lui, mon bien-aimé, mon sauveur ! Lui qui a si vaillamment repoussé tous les assauts des Kurdes !... Ah ! que soit plutôt détruit Chénik tout entier ! Bénie soit notre mort à tous, si elle doit assurer la vie et le triomphe d'Andranik ! Eclairiez-les de votre sagesse, Seigneur qui les entendez !

Une fièvre de sacrifice exaltait la jeune fille. Elle chercha du regard le beau visage de son père et le fixa passionnément, comme s'il devait voir la supplication de son regard et deviner le désarroi de son âme.

Vardo fronçait le sourcil, car un mur mure découragé succédait à la voix de celui qui venait de parler :

— Comment oseriez-vous livrer Andranik ? C'est le ciel qui nous l'a envoyé pour punir

les Kurdes. Il est notre seul espoir, et vous songeriez à le trahir ?

Une nouvelle rumeur parcourut l'auditoire, et Vardo comprit qu'il n'avait pas en vain fait appel à la conscience de ses concitoyens. Il reprit, d'une voix plus vibrante :

— Vous n'ignorez pas qu'Andranik dispose d'une véritable armée, aussi bien équipée que celle de Khalil. Si le bey veut s'emparer d'Andranik, pourquoi ne va-t-il pas le chercher dans sa retraite ?

— C'est vrai ! murmurèrent quelques Arméniens, galvanisés par l'âpre accent de leur maire. Pourquoi ne va-t-il pas tenter lui-même de le faire prisonnier ? C'est donc qu'il le craint et n'ose se mesurer contre lui ?

— Oui, vous l'avez dit ! Il le craint, et voilà pourquoi il n'ose le braver en face et préfère lui tendre le piège indigne d'une trahison arrachée à notre frayeur !... Je ne veux pas qu'on puisse m'accuser d'avoir conseillé une telle lâcheté ! Je me souviens qu'il arracha ma fille des mains de ses ravisseurs...

La voix de Vardo vibrait, véhémement, et ses auditeurs tressaillaient en l'écoutant. Elle secouait leur indolence, dissipait leurs craintes, ranimait en eux la fierté de leur race, la haine de l'opresseur.

Anahid respira largement. Il lui parut que l'air était plus vif et plus salubre. Son sang fiévreux s'apaisa dans ses artères bourdonnantes. Et son regard reconnaissant enveloppa d'une tendre caresse son père, vers lequel elle eût voulu pouvoir courir, pour l'embrasser et lui crier sa gratitude.

— Ah ! père !... Père, tu es le meilleur, le plus sage des hommes ! murmura-t-elle, souriante, comme s'il pouvait l'entendre et se réjouir de cette affectueuse approbation jaillie du cœur de son enfant.

Le pusillanime Arménien, mal convaincu, secouait sa tête maigre et soupirait :

— Alors, demain, c'en sera fait de Chénik et de tous nos biens ! Nos femmes, — toutes nos femmes, au lieu de six ! — deviendront la proie des Kurdes, et nos enfants périront massacrés avec nous !

Vardo répliqua, hautain :

— Crois-tu vraiment en la magnanimité de Khalil bey, lorsque nous lui aurons livré le seul défenseur de l'Arménie ? Ne comprends-tu pas que notre sort à tous est lié à celui d'Andranik, et que le trahir équivaldrait à courber un peu plus bas la tête sous le joug impitoyable de nos persé-



*Elle se penchait vers lui, consentante.*

cuteurs? Ne comprends-tu pas que Khalil bey aurait le droit de nous mépriser, et de nous faire sentir rudement ce mépris trop justifié? Nous ne porterions pas longtemps la double honte de la félonie et de la défaite!

Tous les autres habitants s'étaient groupés auprès de Vardo :

— Il dit vrai! s'écrièrent-ils. C'est un piège grossier que le musulman tend à notre crédulité autant qu'à notre crainte!

— Vive Andranik, notre sauveur!

— Vive Andranik!

Anahid ferma lentement ses longues paupières. Un soupir de soulagement souleva sa poitrine :

— Il est sauvé! se dit-elle, délivrée de son atroce angoisse.

La discussion, pourtant, se poursuivait. Et l'un des plus sages vieillards de l'assemblée déclara :

— Puisque l'ennemi nous a donné vingt-quatre heures de répit, nous pouvons les employer à prévenir Andranik...

— Bravo! approuvèrent ses concitoyens. Ainsi pourraient être sauvegardés à la fois la liberté de notre défenseur et notre village menacé!...

— Andranik, averti, pourra combattre Khalil bey avant qu'il ne mette son projet à exécution...

— Et le punira de son inutile insolence!

— Mais qui prévendra Andranik?

Tous, maintenant, parlaient à la fois, dans leur joie d'avoir su éviter le piège de Khalil.

— C'est toi, Vardo, toi notre maire, qui dois aller avertir Andranik! décidèrent-ils, à l'unanimité.

— Mais comment le trouverai-je? sourit Vardo. J'ignore sa retraite exacte.

— Ses sentinelles te l'indiqueront, dès que tu te seras fait reconnaître.

Anahid jugea prudent de s'éloigner, car bientôt il ne lui serait plus possible de cacher sa présence, tant était vif son désir de s'élançer vers son père et de lui crier :

— Père, si tu le veux, je te servirai de